RESISTANCE DÉPORTATION

Joseph-Louis GUILLAUME

Anne LE CALONNEC

Journal d'un résistant

Récit de deux soeurs déportées à Ravensbrück

Résistants

Nous étions agnostisques ou croyants.

Malgré nos différences nous avons livré un seul et même combat.

Notre sang versé en commun a fait venir la victoire.

Ce jour là que tu étais belle Liberté.

Préface

Monsieur Joseph-Louis Guillaume agriculteur en retraite, demeurant à Kerjono en Surzur, souhaite publier ce recueil retraçant son activité dans la Résistance depuis son entrée à l'âge de 21 ans jusqu'à la fin des hostilités en mai 1945.

Médaillé militaire pour services de guerre exceptionnels, il est également titulaire de la Croix de Guerre 1939-1945 (deux fois dont une fois à l'Ordre de l'Armée), de la Croix du Combattant Volontaire de la Résistance et de la Croix du Combattant Volontaire 1939-1945.

Pendant plusieurs années, Monsieur Guillaume a milité en faveur de l'enseignement agricole privé (président d'association de parents d'élèves), a été président de l'Association des Médaillés Militaires du Morbihan et de l'Union Départementale des Anciens Combattants. Il a également été conseiller municipal d'Elven.

Monsieur Guillaume, âgé maintenant de 75 ans, qui notamment participé aux combats de Saint-Marcel, a eu l'idée de raconter au jour le jour ce que fut sa vie de jeune résistant.

Il est profondément émouvant que Monsieur Guillaume ait souhaité y associer le souvenir de son épouse, Madame Eugénie Le Calonnec, grand invalide de guerre, officier de la Légion d'Honneur à titre militaire, décédée à l'âge de 50 ans des suites des mauvais traitements subis au cours de sa déportation à Ravensbruck, dans un autre récit rédigé par sa belle-soeur, Madame Anne-Marie Le Pallec, née Le Calonnec, également officier de la Légion d'Honneur à titre militaire, en retraite à Saint-Thuriau en Saint-Jean Brévelay.

Ces récits sont destinés à être remis aux Archives Départementales, aux communes où les évènements se sont déroulés, aux services des Anciens Combattants de Vannes, à l'inspection d'Académie, en vue d'être remis chaque année à des élèves primés lors des concours de la Résistance.

Le patriotisme ardent, la passion de la liberté et l'héroïsme dont ont fait preuve, de manière désintéressée, ces jeunes Françaises et Français méritent notre profonde admiration.

Raymond Marcellin

Député du Morbihan
Président du Conseil Général
Ancien Ministre du Général de Gaulle

JOSEPH-LOUIS GUILLAUME

Récit terminé à Kerjono - 56 450 Surzur
Le 20 janvier 1995
Président Honoraire de l'Union des
Sections des Médaillés Militaires
Président Honoraire de l'Union Départementale
des Associations des Anciens Combattants
du Morbihan

ANNE LE CALONNEC

Récit terminé à Saint-Thuriau
en Saint-Jean Brevelay - Morbihan
Le 4 février 1995
Les citations de Mme Le Calonnec
sont identiques à celles de Mme
Guillaume

RESISTANCE

DEPORTATION

A Saint-Marcel

Que ce livre soit pour les habitants de Saint-Marcel une partie de la mémoire de cette époque. Avec un hommage à ses résistants et à la population qui fut exemplaire.

J.L. Guillaume

Page de couverture - Résistant breton inconnu - Coll. Musée de la Résistance Bretonne - St Marcel

OFFICE NATIONAL DES ANCIENS COMBATTANTS ET VICTIMES DE GUERRE

Office départemental du MORBIHAN

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

1 57008

CARTE DE COMBATTANT VOLONTAIRE DE LA RÉSISTANCE

délivrée à

M. GUILLAUME

Prénoms : Jean

Domicile : Le Guélenec Bt Blavet

Né le 6-11-1921 à Guerlédan

A VANNES, le 18-11-1950

Le titulaire, Pour le Préfet, le Président de l'Office départemental

J. 702576.

F.F.I.

Forces Françaises

de l'Intérieur

C.V.R.

Combattant Volontaire

de la

Résistance

In Memoriam

de mes amis morts

C'est vers eux, que, en écrivant ces récits, monte ma pensée; ils ont été de ceux qui ont osé faire sauter la chape de plomb que l'ennemi et les traîtres faisaient peser sur notre Patrie. Par leur sacrifice, ils ont pris la tête de l'immense cohorte des filles et des fils de France; ils ont attesté sa grandeur. Aujourd'hui comme hier, cinquante ans après, la flamme que nous avons allumée ne doit pas s'éteindre.

J.L. Guillaume

Introduction

L'étude de l'histoire a pour but de donner aux hommes une connaissance du passé, cela permet une meilleure compréhension. C'est une véritable école d'éducation civique. L'histoire n'est pas une fuite dans le passé, elle est ouverte sur le futur. Il faut rendre présent le passé que nous avons vécu, à l'aide de nos souvenirs, pour donner la meilleure information possible sur notre engagement dans la Résistance. Le fait historique ne s'observe pas, il se reconstitue à l'aide de souvenirs et de témoignages. Dans la Résistance, nous étions l'histoire. Aujourd'hui, nous, les survivants, nous sommes des témoins de l'histoire. Demain, nous serons dans l'histoire.

Repères historiques

Vers la guerre

1933: La République de Weimar est en pleine décomposition, inflation galopante, grèves, grave crise économique, sociale et finalement politique, le vieux Maréchal allemand Président Hindenburg quitte le gouvernement. Hitler est alors, légalement, amené au pouvoir, il instaure l'Etat National, socialiste de caractère nationaliste, totalitaire et raciste.

En Allemagne, il étouffe toute opposition, par la création en 1933 de camps de concentration qui permettent de garder les opposants au nouveau régime. Le nazisme gouverne par la contrainte et la terreur.

Maître de l'Allemagne, Hitler se lance dans une politique d'expansion. Les prétextes les plus souvent invoqués sont l'espace vital et le retour à la Mère Patrie des populations germaniques et de leurs territoires. Pour réaliser son rêve, le nouveau maître de l'Allemagne conduit une politique jalonnée de coups de force et d'agressions que personne (aucune nation alliée), par aveuglement ou manque de courage, ne cherche à arrêter.

1936: Occupation et militarisation de la rive gauche du Rhin (Rhénanie).

Mars 1938: Annexion de l'Autriche (Anschluss).

Septembre 1938: Affaires des Sudètes, qui conduit aux "accords", c'est-à-dire à la capitulation politique de la France et de l'Angleterre à Munich.

Mars 1939: Occupation de la Tchécoslovaquie.

La guerre

1er septembre 1939: invasion de la Pologne sans déclaration de guerre.

3 septembre 1939: la France et l'Angleterre, alliées de la Pologne, déclarent la guerre à l'Allemagne. Pendant dix-sept jours, la Pologne offre une défense héroïque à l'envahisseur. La Russie qui, le 23 août, avait signé avec Hitler un pacte d'amitié et de non agression, attaque à son tour la Pologne le 17 septembre. Le 28 septembre, elle est rayée de la carte par un nouveau partage entre les deux puissances. Pendant ce temps, à l'ouest, c'est la drôle de guerre; les adversaires s'observent, ce qui permet à l'ennemi d'augmenter ses forces et son potentiel militaire.

avril 1940: invasion du Danemark et de la Norvège.

10 mai 1940: offensive des Allemands qui attaquent à la fois la Hollande, la Belgique, le Luxembourg et la France. C'est la guerre éclair dans une offensive foudroyante, les divisions blindées, appuyées par les escadrilles de l'aviation Luftwaffe, déferlent repoussant et disloquant nos armées. Pendant la bataille de France, nous avons eu 100 000 morts et 200 000 blessés.

10 juin 1940: l'Italie déclare la guerre à la France, son aviation mitraille les réfugiés sans défense.

L'armistice

Le Maréchal Pétain, nommé le 16 juin Président du Conseil, demande le 17 un armistice qui est signé à Rethondes le 22 juin. Les conditions sont très dures:

Annexion de fait de l'Alsace et de la Lorraine
Découpage du territoire en plusieurs zones
Zone occupée - zone libre
Zone rattachée au commandement allemand de Bruxelles
Zone interdite et zone d'occupation italienne
Indemnités d'occupation très lourdes suivies du pillage systématique
Interdiction à la "Marine" de quitter les ports où elle est consignée
Transport en Allemagne de 1 850 000 prisonniers de guerre

L'Etat français

10 juillet 1940: la République est abolie. L'article unique de la loi du 10 juillet déclare en effet: l'Assemblée Nationale donne tout pouvoir au Maréchal Pétain pour promulguer par un ou plusieurs actes une nouvelle constitution de l'Etat français. Le Maréchal Pétain a profité de la situation dans laquelle se trouvait la France, et c'est par un véritable coup de force qu'il a étranglé la République. L'Etat français fait de Vichy sa capitale. Il s'engage dans la voie de la collaboration avec l'occupant, scellée le 14 octobre 1940 à Montoire par la poignée de main de Pétain à Hitler.

La devise de la République "Liberté - Egalité - Fraternité" est remplacée par la devise de l'Etat français qui est la suivante "Travail - Famille - Patrie".

Travail pour l'ennemi
Famille séparée par l'ennemi
Patrie occupée par l'ennemi

Pendant son existence de 1940 à 1944, l'Etat français s'ingénia à abolir la plupart des libertés. Il était interdit d'être juif, la liberté d'expression écrite n'existait pas, la censure, non seulement celle des Allemands mais aussi celle de Vichy, interdisait la diffusion de certaines nouvelles et imposait aux journaux la publication d'articles orientés, les partis politiques et les syndicats sont également interdits. On ne pouvait même pas se déplacer sans de nombreux contrôles d'identité et de fréquentes fouilles. L'Etat français avait un très médiocre respect des droits de l'Homme.

Il fallait de la lucidité, de la volonté et le courage des résistants, pour prendre conscience de la situation et discerner où était le devoir de patriotisme: rejet du totalitarisme paternaliste de Vichy, désobéissance aux directives de collaboration et d'abandon; courage civique, permettant de ne pas tenir compte de l'interdiction, que les conditions d'armistice faisaient aux Français de reprendre les armes, contre l'Allemagne, Vichy le rappelait sans cesse et le faisant respecter avec rigueur, présentant ainsi ce spectacle scandaleux d'un gouvernement réprimant les Français qui voulaient continuer à se battre pour la France.

Un groupe de résistants à Ploërmel - Fin juillet 1944
Coll. Musée de la Résistance Bretonne - St Marcel

VISAGE DE LA RESISTANCE

Venus de tous les horizons politiques et sociaux, de droite comme de gauche, des nobles et gens du peuple, surtout des petites gens: ouvriers, cheminots, postiers, marins, paysans... des petites gens qui furent grands.

On a vu des ecclésiastiques devenir clandestins, des hommes qui, avant la guerre, faisaient profession de pacifisme, se retrouver au premier rang des résistants.

La résistance ne fut le monopole de personne.

Dans tous les partis, dans tous les groupes sociaux, il y a eu aussi des lâches, des traîtres, des attentistes et aussi des résistants. A chacun son dû.

Le combat de la résistance

Face à la puissance militaire de l'ennemi, nous savions que nous allions livrer un inégal combat et nous savions aussi que si nous étions capturés, nous allions subir interrogatoires et tortures, puis la condamnation et le plus souvent, la peine de mort ou la déportation. La déportation était la dernière étape, mais ausi la plus terrible. Les convois emmenaient en Allemagne des hommes et des femmes entassés de 100 à 120 dans chaque wagon à bestiaux.

L'organisation concentrationnaire diabolique faite pour enlever à l'homme toute dignité humaine, après l'avoir avili, allait l'anéantir par le travail forcé, la souffrance, la faim, la misère, les appels interminables de jour comme de nuit, les coups, la présence permanente de la mort, les chambres à gaz et les fours crématoires.

La résistance française sur le territoire national

Tout au long du cataclysme mondial, la résistance dut grandir, se fortifier, frayer sa voie au sein de la plus grande solitude, dans le plus total dénuement, les pires risques, l'incompréhension se traduisant par une attitude de réserve des amis, voire des alliés, l'indifférence de trop de gens.

Souvent désapprouvés par leurs proches, les soldats de l'ombre "luttaient à main nue" seulement conduits par une foi qui trouvait sa force dans un respect intransigeant d'une discipline morale les rappelant à chaque instant, malgré les apparences, les incertitudes, les conseilleurs, au respect des principes intangibles qui, seuls garants de l'honneur et de la liberté, motivent l'action.

Jean Moulin, Préfet de l'Eure, au début de l'occupation, contacte en juillet 1941 les organismes de résistance, puis se rend à Londres. Il est parachuté en France, porteur d'un ordre de mission émanant du Général de Gaulle, l'habilitant comme délégué chargé de mission en zone occupée, afin de réaliser l'unité des mouvements de résistance. Il devient le premier président du comité directeur des Mouvements Unis de la Résistance (M.U.R.).

Il est arrêté le 21 juin 1943. Muet sous la torture, il meurt au cours de son transfert vers la déportation. Le Général Delestraint, Chef de l'Armée Secrète (A.S.) avait été arrêté le 9 juin 1943. Il meurt en camp de concentration. Ces deux arrestations privent la résistance de son chef civil et de son chef militaire.

Ces arrestations sont l'oeuvre de trois personnes au service de l'Allemagne: Multon ex-agent français du réseau Combat passé à l'ennemi; Barbie, officier des services allemands et Touvier, chef de la milice lyonnaise.

La situation se modifia un peu dans la seconde moitié de l'année 1942 tant en raison des premières défaites allemandes que de l'action de la résistance; une coopération suivie s'instaura entre les réseaux et les mouvements, les sabotages s'intensifiant. En réponse à ses actions, la réaction allemande se traduit par des arrestations, des exécutions et la déportation.

En février 1943, les réquisitions massives pour le Service du Travail Obligatoire en Allemagne poussèrent les jeunes à se réfugier dans les campagnes, ce fut l'époque du réfractariat. L'armée clandestine s'organisa peu à peu, au sein des pires difficultés: peu ou pas d'armement car les alliés craignaient de distribuer des armes de peur qu'elles ne tombent dans des mains ennemies. Il se révélait de plus en plus mal aisé d'équiper les "réfractaires" qui allaient devenir les futurs maquisards.

Il ne faudra jamais oublier les paysans qui, de grand coeur, jouèrent un rôle d'assistance de premier ordre: ravitaillement, hébergement et constante assistance en tous les domaines.

En mars 1944, le gouvernement provisoire de la République Française publia une ordonnance par laquelle, le statut de soldat était reconnu aux maquisards qui désormais porteraient la qualification de F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur). A partir de cette date, relevant de la législation en vigueur dans l'armée, les F.F.I. devaient bénéficier des dispositions de la Convention de Genève, ainsi que de la législation sur les victimes de guerre. L'ennemi continue à qualifier les maquisards de terroristes susceptibles d'être fusillés sur le champ s'ils sont pris les armes à la main.

Les réseaux

Organisés sur une grande échelle, ils s'étendaient sur toute la France et comportaient des milliers de membres encadrés de chefs de districts ou de commandos. Leur mission étaient de mener sans cesse, contre les travaux défensifs allemands, une destruction, ou de prendre des renseignements sur toutes les entreprises ennemies, renseignements envoyés le plus souvent à Londres par radio, ce qui permettait aux alliés d'être au courant de toutes les actions de l'occupant.

extraits des écrits de Raymond Carthier - Juin 1944

Au moment du débarquement, comment va réagir la France ?

Un élément d'une grande importance, mais dont l'objectif est extraordinairement difficile, pèse dans les considérations anglo-américaines: suivant l'état d'esprit de la France à leur égard, tout peut être soutenu. Elle est une alliée puisqu'elle est entrée en guerre le même jour que l'Angleterre et qu'elle a combattu au côté de celle-ci jusqu'à son écrasement.

Elle est une ennemie puisqu'elle a traité avec Hitler et que le chef du gouvernement, Pierre Laval, déclare qu'il souhaite la victoire de l'Allemagne. Il existe indiscutablement en France un mouvement populaire, favorable aux alliés, mais il existe aussi des forces manifestes de collaboration.

6 juin 1944: débarquement des alliés sur les plages de Normandie. En Normandie et en Bretagne, les forces alliées furent immédiatement secondées par l'action des résistants.

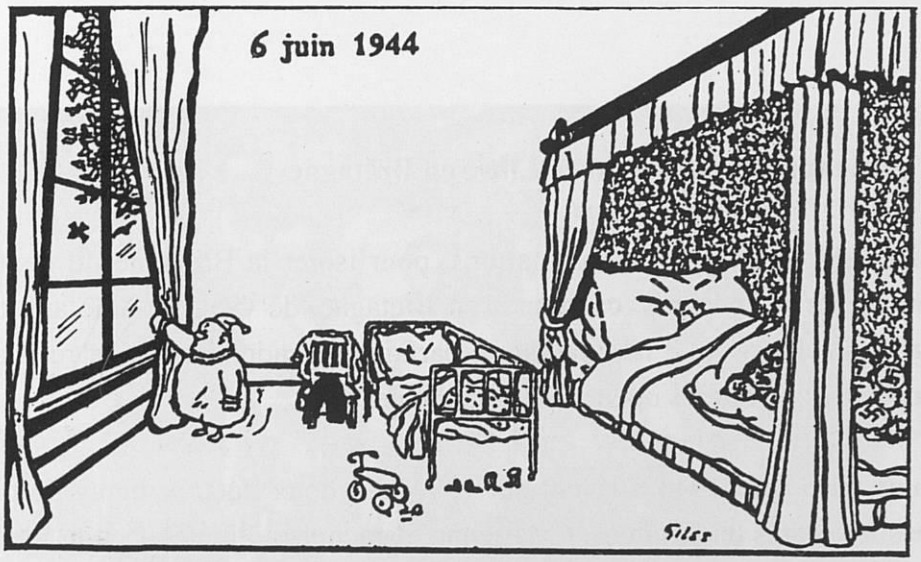
L'organisation du maquis breton, en particulier, celui du Morbihan, riche de douze bataillons, dont les effectifs venaient de plusieurs origines (O.R.A., F.F.I., A.S., des réseaux tels que C.N.D. Castille) encadrés dans bien des cas, par des gendarmes et des sous-officiers et avec l'aide des parachutistes lâchés le 5 juin, et les jours suivants, sur la Bretagne, techniciens avertis, en matière de combats singuliers et de sabotages, et grâce aux tonnes d'armes, parachutées à Saint-Marcel, permit de fixer les 150 000 Allemands qui étaient en Bretagne.

Bien que la population fut terrorisée par les très dures répressions allemandes, celle-ci ne cessa jamais de ravitailler les F.F.I. et les parachutistes, de les héberger, de les aider en tous les domaines.

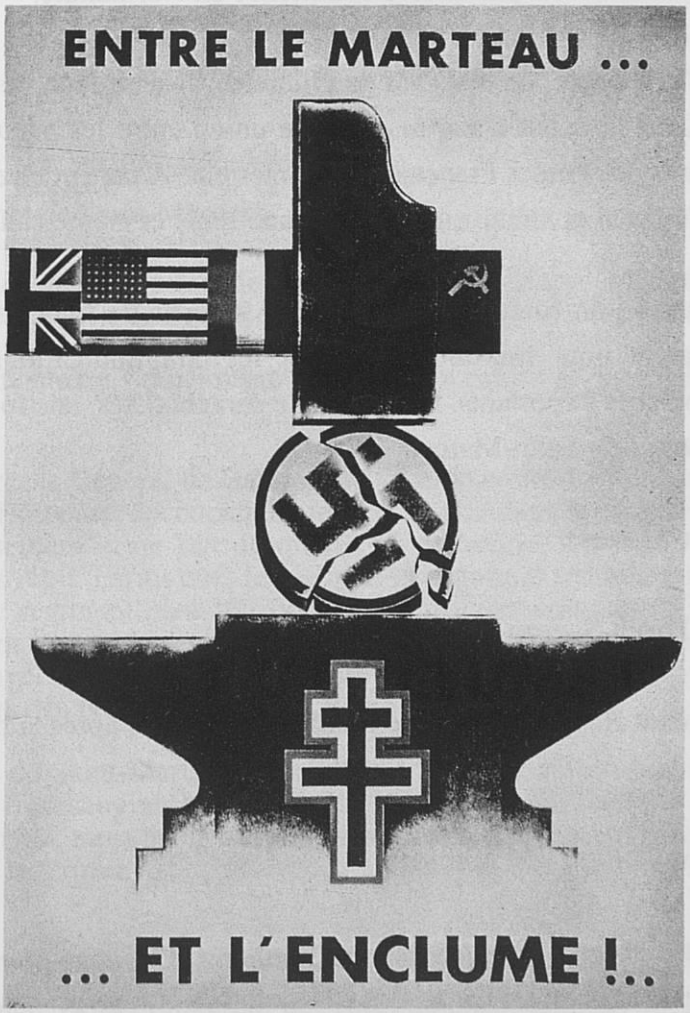
Du 5 juin au 5 août 1944, ce furent 12 000 F.F.I. et parachutistes qui oeuvrèrent en Bretagne.

au 6 juin 1944: présence des troupes ennemies en Bretagne

Rennes: 17ème division S.S.- P.Z.- GR.
Dinan: 721ème division d'infanterie
Vannes: 25ème division d'infanterie
Morlaix: 353ème division d'infanterie
Au nord-ouest de Brest: 343ème demi-division d'infanterie
Saint-Brieuc et Guingamp: 266ème division d'infanterie
Rennes et et environs: des éléments de la 5ème division parachutiste
A ces effectifs, il convient d'ajouter les troupes de Marine à Brest et à Lorient.



Mussolini à Hitler :
— Quelle belle matinée ! Tu pourrais bien avoir ton débarquement aujourd'hui.



La mission des parachutistes de la France Libre en Bretagne

Elle consiste à couper des communications, pour isoler la Bretagne du reste de la France, afin d'empêcher les renforts, cantonnés en Bretagne, de venir en aide aux troupes ennemies engagées sur le front de Normandie, à parfaire l'encadrement de la résistance, à l'armer et à organiser les premières opérations parachutées.

Dans la nuit du 5 juin 1944 arrivent sur le terrain deux détachements de dix-huit parachutistes sous les ordres du Lieutenant Marienne, parachuté à Plumelec et du Lieutenant Deplante parachuté àDuault (Côtes-du-Nord).

Le détachement Marienne est parachuté par erreur auprès de l'observatoire allemand de la Grée en Plumelec. Le combat est engagé. Le radio, le Caporal Bouëtard, est tué. Il est environ minuit, le débarquement n'est pas encore commencé en Normandie.

Le lendemain, dans la journée, un résistant de Plumelec, Joseph Jégo, réussit à prendre contact avec Marienne. C'est le début d'une magnifique union entre les parachutistes de la France Libre et les résistants des Forces Françaises de l'Intérieur. A partir de ce moment dans le Morbihan, il n'y eut qu'un seul et même combat pour une seule et même cause.

Dans la nuit du 7 au 8 juin furent parachutés cinq groupes de trois hommes et trois groupes de cinq. Ils avaient pour mission de couper les communications ferroviaires, téléphoniques et autres objectifs importants. Le groupe de parachutistes, une fois leur mission accomplie, rejoignit le maquis de Saint-Marcel.

Ont été parachutés à Saint-Marcel:

Nuit du 9 juin: Capitaine Puech-Sanson - 50 hommes

Nuit du 10 juin: Commandant Bourgoin (nommé Lieutenant-Colonel après la bataille) - 50 hommes

Nuit du 12 juin: Lieutenant Guillou - 50 hommes

Nuit du 17 juin: Aspirant Mariani - 40 hommes
Sous-Lieutenant de La Grandière - 11 hommes et 4 jeeps

à Erdeven (Morbihan): planeurs avec jeeps et 48 hommes

Un groupe de résistants à Saint-Marcel
Coll. Musée de la Résistance Bretonne - St Marcel

Le 18 juin 1944 "Combat de Saint-Marcel"

De très nombreux écrits relatent le combat de Saint-Marcel. Il est facile de se les procurer à Saint-Marcel, au Musée de la Résistance Bretonne.

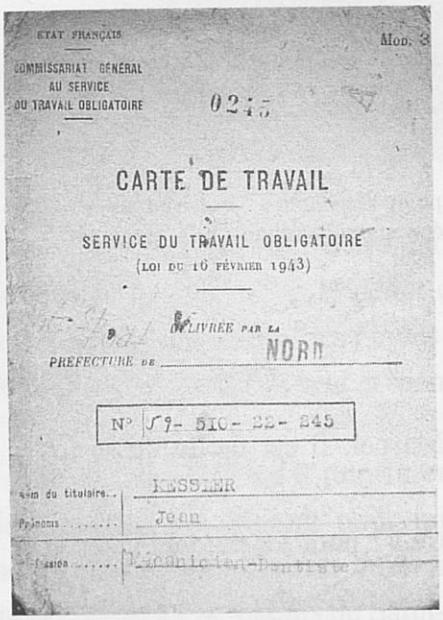
Le combat a coûté cher à l'ennemi qui eut 560 tués contre 42 pour les parachutistes et les F.F.I..

Dans ses mémoires le Général de Gaulle écrit: "La nouvelle du combat de Saint-Marcel achève de soulever la Bretagne, l'occupant se trouve bloqué dans les centres et les ports. Du reste, il se bat furieusement et ne fait de quartier à personne, mais les résistants bretons l'assaillent partout sans répit. Parmi eux, le Colonel Bourgoin et ses hommes sont comme le levain dans la pâte. Le régiment parachutiste, sur 45 officiers comptera 23 tués. Quand les blindés de Patton, ayant franchi la percée d'Avranches, débouchent en Bretagne au début du mois d'août, ils trouvent la campagne entièrement libérée par les résistants et les parachutistes, en dehors des poches de Lorient, Saint-Nazaire et Brest.

Après le combat de Saint-Marcel et jusqu'à la libération du Morbihan, il y eut un peu partout des combats très sanglants. En représailles, l'ennemi fusillait ou déportait les résistants, les parachutistes, ainsi que les civils, tombés entre ses mains, incendiait maisons et fermes, semait partout la terreur.

"Avant de clore mon exposé" je voudrais attirer l'attention sur le rôle des femmes et des enfants dans la résistance: ceux-ci jouèrent des rôles déterminants, les femmes et les jeunes filles dotées d'une subtilité d'esprit, du don d'abnégation, du courage lucide; les enfants passionnés, fins psychologues lors d'actions sérieuses et efficaces, comme des spécialistes chevronnés, furent des agents de liaison de premier ordre.

"Pour mémoire" il est bon de se rappeler que bon nombre de prisonniers de guerre s'ingénièrent à saper le moral de l'ennemi, firent des sabotages un objectif de vie. Beaucoup furent incarcérés, mis en camps très durs, envoyés en déportation, moururent ou restèrent marqués dans leur chair.



ETAT FRANÇAIS — Mod. 3

COMMISSARIAT GÉNÉRAL AU SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE — 0245

CARTE DE TRAVAIL

SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE
(LOI DU 16 FÉVRIER 1943)

DÉLIVRÉE PAR LA PRÉFECTURE DE NORD

N° 59- 510- 22- 245

Nom du titulaire.. KESSLER
Prénoms ..... Jean
Profession ..... Vannier-Dentiste

"Service du Travail Obligatoire en Allemagne"

Deux millions de Français furent réclamés par les allemands. Un million trois cent mille réussirent à prendre le maquis ou à fuir. Les sept cent mille autres, affectés dans les ateliers, travaillant pour l'industrie de guerre, furent souvent de précieux auxiliaires, grâce aux sabotages qu'ils y perpétraient avec intelligence. Ils furent l'un des éléments décisifs dans l'issue de certains combats.

Pertes subies par la résistance dans le Morbihan au cours de l'occupation

Déportés: 635 dont morts en déportation: 284

Pertes des parachutistes:

Tués: 60

Blessés graves: 15

Prisonniers: 10

Résistants: 1264 tués

Ce qui fait un total de 1608 morts uniquement pour le Morbihan.

Le 8 mai 1945, c'est la victoire, victoire de la résistance, victoire des Alliés. En France, la République a repris ses droits. C'est le moment de rappeler l'un des passages des mémoires de guerre du Général De Gaulle: parlant de ce que fut l'Etat français, il écrit:

"Désormais, d'évidentes raisons me commandaient de dénier une fois pour toutes au gouvernement de Vichy, le droit de la légitimité, de m'instituer moi-même comme le garant des intérêts de la France, d'exercer dans les territoires libérés les attributions d'un gouvernement.

A ce pouvoir provisoire, comme tenant et comme aboutissant, je donnais la République, en proclamant mon obédience et ma responsabilité vis à vis du peuple souverain, et en m'engageant d'une manière solenelle, à lui rendre des comptes, dès que lui-même aurait recouvré la liberté.

Je crois n'y avoir pas manqué jusqu'au jour inclus où cinq années plus tard, je remis à la représentation nationale les pouvoirs que j'avais assumés.
Puis, parlant de la légitimité de l'Etat français, il dit: "elle n'existait pas au point de vue constitutionnel".

Libération de Malestroit par les troupes américaines
Coll. Musée de la Résistance Bretonne - St Marcel

Il n'est pas de liberté
qui puisse être pleine
si on n'a pas travaillé
à la conquérir soi-même

Marc Block

Comment je suis entré dans la Résistance

Nous sommes en mai 1942. Avec des jeunes de Plumelec, nous faisons des répétitions d'une pièce de théâtre dont les bénéfices sont destinés à l'achat de colis pour les prisonniers de guerre.

Ce soir-là, comme tous les autres soirs, le directeur du patronage, l'Abbé Jean Noullet nous libère pour avoir le temps de rentrer à la maison avant le couvre-feu. Après m'être attardé chez des amis, nous avons écouté Radio-Londres, j'ai pris la route du retour après le couvre-feu.

Cette route conduit également à l'observatoire du moulin de la Grée occupé par les Allemands. Entre le bourg de Plumelec et le moulin, à mi-distance, il y a un espace libre où est entassé le bois d'un boulanger. Il pleut à torrent. J'ai, sur moi, un imperméable. Arrivé à hauteur du tas de bois, un Allemand sort de sa cachette, vient à moi pour me demander, en allemand, mes papiers. Le voyant seul, je le frappe pour prendre son arme: j'allais réussir, quand deux autres allemands qui sont restés à l'abri, viennent au secours de leur camarade. Je suis maîtrisé, conduit au poste où je reçois une terrible correction et suis gardé pour la nuit.

Le lendemain matin, ils me font marcher devant eux pour me conduire à l'Hôtel du Commerce où sont hébergés les Allemands qui ne sont pas de garde à l'observatoire. Pour servir d'interprète et me questionner, ils font appel à Monsieur Louis Simon. Il parle plusieurs langues. Les Allemands ont souvent besoin de ses services. Avant de me questionner, il a une conversation avec les Allemands. Puis se tournant vers moi, il fait celui qui est scandalisé par mon action et fait des gestes comme s'il voulait me frapper.

L'adjudant allemand et Monsieur Simon conversent. Après un certain temps, ce dernier me dit: "il ne parle pas le français, mais surtout ne fais pas attention si je suis rude avec toi; l'adjudant, pour te punir, veut que tu fasses un engagement pour aller comme travailleur volontaire en Allemagne. Je vais arranger l'affaire en te présentant comme un simple d'esprit", chose qu'il réussit à faire, puis sur un "raus"et un coup de pied de l'adjudant, je pars.

L'après-midi de cette journée, Monsieur Simon vient me voir. Il me pose des questions les plus diverses. Après m'avoir sondé sur mes intentions, il me dit: "maintenant dis-moi, veux-tu appartenir à la résistance?" Réponse: "oui, Monsieur Simon". Monsieur Simon: "Désormais, il te faudra être prudent et surtout ne pas provoquer l'ennemi inutilement". Puis il ajoute: "J'étais à la recherche d'un homme de confiance pour accomplir quelques missions ayant trait à la résistance; maintenant reste tranquille jusqu'à ce que je te fasse appel".

Capitaine Louis Simon: fonctions civiles: clerc de notaire, puis agent d'affaires. Parlant plusieurs langues, les allemands faisaient souvent appel à lui pour servir d'interprète. De ce fait, il était au courant de beaucoup de choses utiles à la résistance. Il a joué un rôle important entre les différentes organisations, en particulier l'O.R.A. (Organisation de la Résistance Armée), les réseaux et les F.F.I..

Un jour, nous poserons la misère par terre
Un jour, nous parlerons de vie à haute voix
Alors! nous dirons adieu au malheur

Jean Marcenal

Première mission: sabotage de la ligne électrique Guerlédan-Saint-Nazaire

Le Capitaine Simon, après avoir vu que j'étais de garde pour surveiller la ligne à haute tension, sur le territoire de Plumelec, vient m'annoncer qu'il faut passer à l'action. Pour cette nuit de garde, je devais être accompagné de mon voisin Jean-Pierre Marivain.

Je vais à la mairie pour avoir deux laissez-passer qui permettent, pour ceux qui sont de garde, de circuler la nuit après le couvre-feu. Je garde le mien et donne l'autre au Capitaine Simon et l'un de mes amis Maurice Martin, agent d'assurances demeurant à Saint-Jean Brévelay.

Ici, j'ouvre une parenthèse pour dire que quinze jours avant cette mission, nous avons été instruits par un agent sur la façon d'utiliser les pains de plastic et aussi sur la ligne à suivre pour dépister l'ennemi en lui faisant croire que c'est une mission parachutée.

Avant le couvre-feu, le capitaine Simon nous quitte. Martin et moi partons pour notre garde de nuit. Pendant notre garde, nous avons pour mission d'examiner les endroits où nous pourrons passer le plus facilement pour ne pas être surpris par la garde du lendemain soir.

Le lendemain soir, le rendez-vous est fixé à l'étang de la Saudraie. En plus de Martin et moi, il y a notre instructeur sur le sabotage. Nous cachons nos vélos, puis chacun de nous porte un sac. Deux sacs sont anglais. Nous partons à pied à travers la nature. Arrivés à la ligne, nous écoutons si la garde de nuit est dans les parages, puis immédiatement, pendant que je fais le guet, les deux autres font leur travail sur un poteau. Pour le deuxième, c'est moi qui remplace Martin; lui, à son tour, fait le guet. Notre travail terminé, nous laissons volontairement deux des trois sacs. A l'intérieur, il y a tout ce qu'il faut pour tromper l'ennemi, en lui faisant croire qu'il s'agit d'une mission parachutée.

Les minuteries ont bien fonctionné. Sur le chemin du retour, nous avons entendu les explosions. Le Capitaine Simon informe Martin et moi de la réussite de la mission.

L'art d'être tantôt audacieux et tantôt prudent est l'art de la réussite.

Napoléon

Au camp de Meucon: deuxième mission "Les trois Joseph"

En mai 1943, pour me procurer une fausse carte d'identité, le Capitaine Simon me demande deux photos. Quelques jours après, Martin vient m'avertir qu'il y aura une réunion le lendemain à dix heures dans le jardin du Capitaine Simon. Depuis plusieurs semaines, nous étions mis au courant d'une prochaine mission. A cette réunion, il y avait le Capitaine Simon, Martin, un agent dont je n'ai jamais connu le nom et moi-même.

Nous apprenons quelle est notre mission et le rôle que nous aurons à tenir: c'est le camp de Meucon. Je reçois une carte d'identité et les papiers correspondants: nom: Grazick; prénom: Joseph; profession: ouvrier. Pour ne pas nous tromper sur nos cartes, c'est le même prénom. Martin a déjà sa carte d'identité. C'est, muni de cette fausse carte, qu'il s'est fait inscrire à un concours pour des emplois de surveillant de travaux. Ayant réussi, il est nommé responsable de l'équipe qui, le lundi suivant est formée au camp de Meucon et dont je fais partie.

Nous sommes les exécutants d'une mission bien organisée. Notre travail consiste à creuser une tranchée, poser une ligne électrique et combler la tranchée. Le rôle du troisième homme, déjà infiltré à Meucon, est primordial. Il est responsable de l'approvisionnement de plusieurs équipes en matériaux divers. Grâce à lui, nous allons réussir.

Avant de nous séparer, il nous montre deux plans: l'un est celui des allemands, l'autre est identique, sauf pour la traversée de la piste. Celui-ci montre en plus la pose de trois chambres à mines.

Au camp de Meucon, Martin et moi avons travaillé cinq jours. Le quatrième jour, les trois Joseph plus le chauffeur d'un camion vont faire le chargement d'un camion de sable à la carrière de Brénolo en Saint-Jean Brévelay. Martin montre au chaffeur l'endroit où il doit mettre le camion.

Nous commençons le chargement en prenant le sable à l'endroit où il y avait un bâton. Bientôt apparaissent les trois mines, le fil électrique puis deux boîtes à minuterie. Nous chargeons le tout dans le camion puis nous mettons du sable par dessus. Le chauffeur a-t-il compris? En tout cas, il n'a pas posé de questions.

Le contrôle, à la rentrée du camp, c'est juste un coup d'oeil d'un gardien au camion; le chauffeur montre son ordre de mission et nous passons.

Le cinquième et dernier jour est pour nous le plus dangereux. Des équipes avec des marteaux-piqueurs brisent la surface, des hommes vident la tranchée avec des pelles et d'autres déblaient avec des brouettes. Le travail a commencé par le côté où la tranchée est déjà faite.

Arrive le camion qui nous intéresse. Le responsable du ravitaillement montre l'endroit où le chauffeur doit benner. Martin est d'un côté, moi de l'autre pour, avec une pelle, camoufler tout ce qui pourrait apparaître. Martin n'a sur lui que le plan qui nous intéresse. dès que la tranchée a atteint la profondeur requise, j'approvisionne les poseurs en fils et en mines. Aussitôt après, un autre homme les recouvre d'une épaisseur de sable. Une autre équipe comble la tranchée avec du ciment et derrière, en attendant que le ciment soit résistant, une dernière équipe pose des plaques de fer.

Pendant que nous réalisons notre travail, le responsable d'approvisionnement surveille et, dès qu'un officier allemand ou une personne autre se présente, il s'arrange pour les tenir éloignés.

A côté de la dernière mine sont branchées les deux minuteries. Il y en a deux au cas où l'une ne fonctionnerait pas. La mise à feu est prévue pour l'heure où, en principe, les avions décolleraient pour aller bombarder l'Angleterre.

Notre mission est terminée. Nous quittons définitivement le camp, puis nous détruisons tous les papiers pour reprendre notre véritable identité.

Après avoir choisi notre camp
Il fallait s'armer de patience
En ces heures graves, nous avons appris
Que la patience est un arbre
Dont les racines sont amères
Mais les fruits excellents

J.L GUILLAUME

Le rôle d'un agent de liaison

Un agent de liaison, s'il veut réussir et aussi durer dans la résistance, doit être discret. Il ne doit plus s'appartenir. Il m'est arrivé de remplir plusieurs missions. Une seule m'a fait réellement peur. Le Colonel Manceau, chef de l'O.R.A., me convoque pour me charger de porter une valise à Paris et de la déposer à l'Arc de Triomphe, au pied de la Marseillaise et la surveiller de près. Celui qui doit la prendre devra dire: "Ah mon dieu, voici ma valise, que je suis distrait pour l'avoir oubliée."

Je dois dire que cete mission a réussi. Mais auparavant, à l'arrêt du train en gare de Montparnasse, j'ai eu très peur. Il y avait la police et les Allemands. Nous étions tous fouillés, il fallait ouvrir et montrer ce que nous portions. Moi, je n'avais pas les clefs de la valise et j'ignorais ce qu'elle contenait. Je me faisais du "mouron", nous étions tellement surveillés qu'il m'était impossible de m'en débarasser. Devant moi, il y avait une très vieille femme, elle portait péniblement un sac de pommes de terre. Ma valise étant beaucoup plus légère, je lui demande de porter son sac. C'est avec son sac que je passe au contrôle, en m'empressant de mettre de la distance entre la vieille femme et moi pour disparaître au cas où il lui serait demandé d'ouvrir la valise. Heureusement! probablement, vu son grand âge, elle n'est pas fouillée et chacun a pu reprendre son bien. Avant de nous séparer et pour me remercier, elle me dit: "Je suis heureuse de voir des jeunes aussi gentils que vous. Je vois que le Maréchal peut compter sur sa jeunesse". Je suis surpris, mais aussi, par politesse, je n'ai pas répondu.

C'était encore l'époque où le Maréchal Pétain avait un très grand nombre de Français qui croyaient en lui, mais il y avait aussi les autres.

Avant de reprendre le train en gare de Montparnasse, ma mission accomplie, j'ai un besoin d'aller aux toilettes et que vois-je d'inscrit: "Celui qui, par son travail, a construit ce lieu d'aisance, a fait plus de ses deux mains que Pétain pour la France".

La forêt

En cette période, où presque tout manque, il n'y a pas ou plus de matières premières; la forêt allait être exploitée au maximum. Elle est aussi le refuge de nombreux appelés du S.T.O. (Service du travail obligatoire) qui, une fois munis de fausses cartes d'identité pourraient tenter, en attendant, pour une grande partie d'entre eux, d'entrer dans la résistance.

La liberté est fille de la forêt
Aux premières heures de l'humanité
C'est là qu'elle est née
Et quand tout va mal
C'est dans la forêt
Qu'elle retourne se cacher

J.L GUILLAUME

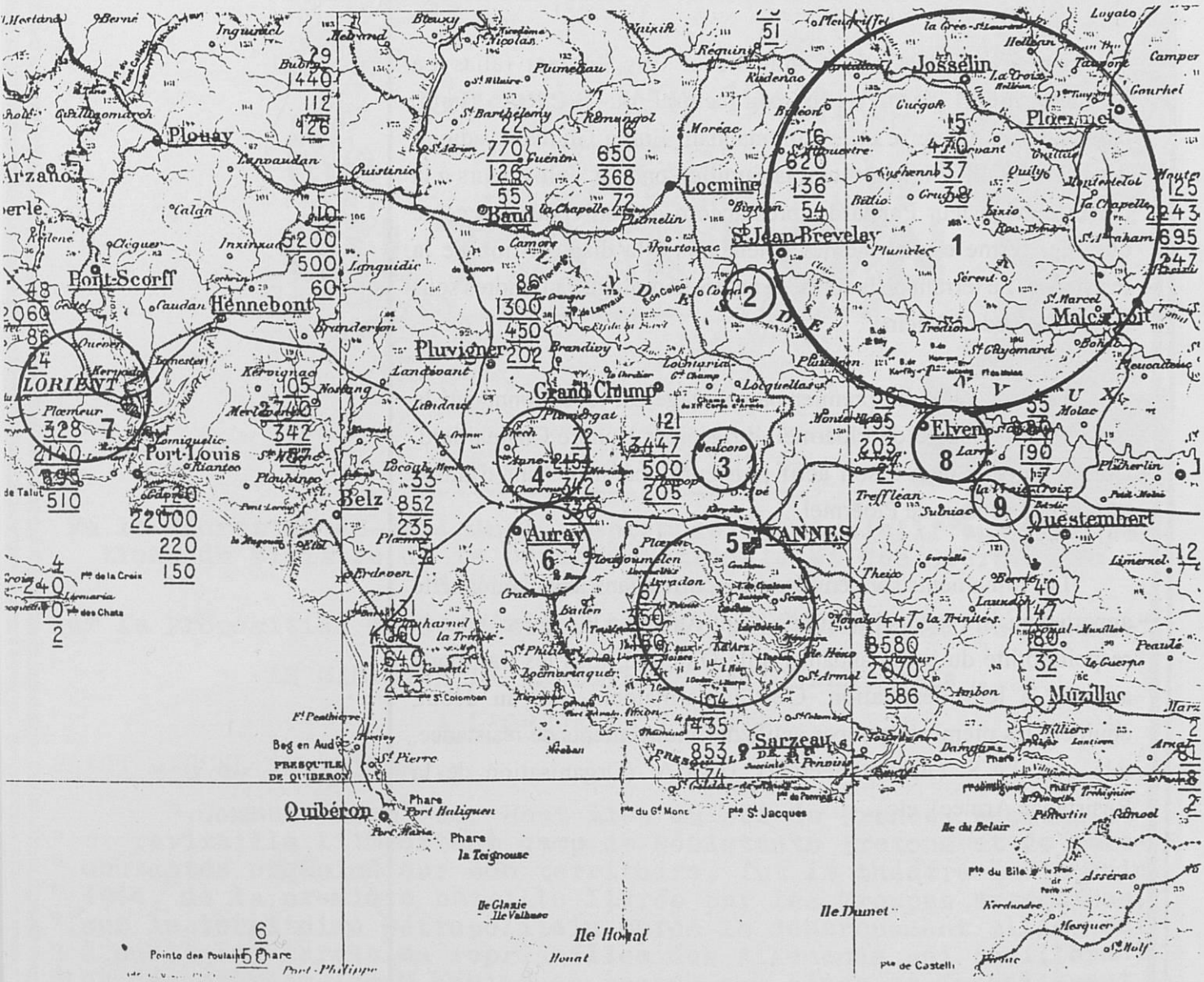
Décembre 1943 - janvier 1944" *Seul, dans la forêt*"

Je n'ai jamais assisté à un parachutage mais j'ai travaillé pour camoufler de l'armement parachuté. Depuis un certain temps, les Allemands avaient redoublé leurs contrôles sur les routes. De ce fait, il était difficile de transporter des armes.

Connaissant parfaitement la forêt, je savais qu'il y avait, dans la forêt de Donnant, un taillis dont le bois était abattu, mais il restait des branches de chêne, dont une partie gardait leurs feuilles. Je vais utiliser ces branches pour faire des fagots.

Après une discussion avec le Capitaine Simon, l'idée est retenue: quand les armes sont arrivées dans le taillis, j'ai commencé mon travail qui consistait à faire autant de fagots qu'il y avait de pièces importantes dans une arme. Par exemple, pour un fusil mitrailleur, trois fagots. Je fais les tas séparément pour chaque pièce, cela permet ainsi la reconstitution complète d'une arme.

Pour les balles, les explosifs, etc... il est fait des petits sacs tout en longueur. Une fois les petits sacs remplis, pour garder leur rigidité, ils sont attachés à une trique, puis mis au milieu d'un fagot. Les tas de fagots sont faits par catégories; des signes convenus à l'avance permettent de ne pas se tromper. C'est ainsi que des armes et des explosifs ont pu être transportés, échappant à tout contrôle ennemi.



1- Zone de mes principales missions
2- Central du réseau C.N.D. Castille
3- Terrain d'aviation
4- Plumelec - Sainte Anne d'Auray - Plumelec
5- Vannes - Arradon - Ile aux Moines: le renseignement
6- Auray: le colonel Moriceau
7- Lorient avec le colonel Moriceau
8- Le combat d'Elven
9- Destruction totale d'une colonne allemande

Les origines du camp de Saint-Marcel

En février 1943, le Commandant Guy Lenfant (alias La panthère noire) agent du bureau central du B.C.R.A. (note) parachuté d'Angleterre et le Commandant Emile Guimard, adjoint départemental F.F.I. contactent la famille Pondard, cultivateurs à la Nouette. Monsieur Pondard, après accord de son épouse, accepte que leur ferme et eux-mêmes soient mis à la disposir-tion de la résistance. Le terrain de la ferme est alors homologué à Londres sous le nom de code "Baleine".

En mai 1943, un premier parachutage est réceptionné sur la Nouette par l'équipe de Ploërmel, dirigée par Honoré Chamaillard. Cette équipe a déjà à son actif plusieurs opérations sur d'autres terrains du secteur de Ploërmel.

Les armements sont ensuite transportés dans une camionnette appartenant aux soeurs Malard de Saint-Aubin en Plumelec. Sous la responsabilité du commandant Emile Guimard, tous les transports arrivent à leur destination. C'est un armement qui, au début, équipera les premiers groupes actifs des mouvements de résistance, tels que: l'A.S. (Armée Secrète), l'O.R.A. (Organisation de la Résistance Armée), etc....

Note: B.C.R.A.: Bureau Central de Renseignements et d'Action (chef: Colonel Passy, adjoint: Commandant Manuel).

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Guerre 1939-1945

CITATION

DECISION N° 92

Vu le décret N° 48-1434 du 16 Septembre 1948 relatif aux attributions du Ministre de la Défense Nationale et des Secrétaires d'Etat aux Forces Armées,

Sur la Proposition du Secrétaire d'Etat aux Forces Armées "Guerre"

LE MINISTRE DE LA DEFENSE NATIONALE, cite :

A L'ORDRE DE L'ARMEE

SAINT MARCEL (Morbihan).-

" Commune héroïque. Haut lieu du sol de France, accueillit " et ravitailla l'important camp de Résistants Bretons et de para- " chutistes organisé sur son territoire, fut le théâtre le 18 Juin " 1944, de la première bataille livrée par les Troupes Françaises, " sur le territoire Métropolitain après le débarquement Allié. eut " à subit les terribles représailles des Allemands qui fusillèrent " ou déportèrent les 9 habitants restés sur place et incendièrent " la plupart des habitations de la commune. Par le calme courage d " ses habitants pendant les heures douloureuses, par leur action " dans la Résistance, par leur foi profonde dans les destinées de " la France malgré les ruines et les deuils, s'est acquis des ti- " tres à la reconnaissance de la Patrie."

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

Fait à PARIS, le 11 Novembre 1948

POUR AMPLIATION
L'Administrateur de 1ère Classe
BAULET
Chef du Bureau "DECORATIONS"

Le Ministre de la Défense Nationale
Signé : RAMADIER

Le Secrétaire d'Etat aux Forces Armées "Guerre"
Signé : Max LEJEUNE

La Croix de Guerre avec Palme pour la commune de Saint-Marcel.

Le combat de Saint-Marcel

Air: la lettre du gabier
Théodore Botrel

Chant de la victoire par L.C.

I

C'est une page d'épopée
Simple et droite comme une épée
Une page de Résistance
Que nos enfants, nos petits fieux
Ont écrite en mots glorieux
Page de France.

II

A Saint-Marcel, en la forêt
Où nos gâs se tenaient tout prêts
Etait le camp de résistance
Sous son signe, Croix de Lorraine
Avec Guimard et Marienne
Vibrait la France.

III

Les Allemands sont arrivés
Tous les "Maquisards" sont levés
Et la lutte bientôt commence
Puis comme autrefois leurs ainés
Tous ces braves gâs ont crié:
"Vive la France"

IV

Sous la rafale nos soldats
Soutinrent l'inégal combat
Et luttant pour la délivrance
Pour le salut de leur Pays,
Ils n'ont qu'un but et qu'un souci:
Sauver la France !

V

Jamais n'entreront dans l'oubli
Ni la ferme du Bois Joli
Où s'acharna la Résistance,
Ni chaque coin du petit bourg
Aussi glorieux que Strasbourg,
Pays de France.

VI

Rappelons nous comme il convient
Le nom du Colonel Bourgoin
Sublime chef de Résistance
Sur les ailes de la Victoire
"Morice" est inscrit plein de gloire
Héros de France

VII

Le soir dans un si beau décor
De bruyères et de genêts d'or
On vit monter leur espérance
L'incendie de leurs munitions
Comme de l'or pur en fusion
Au ciel de France

VIII

Et maintenant dans la nuit noire
Devons-nous clore cette histoire
Du fier combat plein de vaillance
Dira-t-on parlant des Bretons
Que l'on ne connait pas leurs noms
En douce France?...

IX

Non! car autant que les "Poilus"
Nos petits gâs se sont battus
Donnant avec surabondance
Leur sang, leur coeur et leur amour
A Saint-Marcel, le petit bourg,
Pour toi, ma France

X

C'est une page d'épopée
Simple et droite comme une épée
Une page de Résistance
Que nos enfants, nos petits fieux
Ont écrite en mots glorieux,
Des mots de France.

Dédiée au Colonel Morice - Chef de la Résistance dans le Morbihan

Journal d'un résistant

De Saint-Marcel 15 juin au 6 août dans Vannes libérée

Le 15 juin, je fus convoqué à l'Etat-Major pour être chargé de trouver des lieux de regroupement pour les parachutistes dans la région de Plumelec. Il était prévu qu'après avoir armé les F.F.I., il y aurait une dispersion des unités.

Le regroupement des hommes après le 18 juin

Les F.F.I. ont, en principe, rejoint leur lieu d'origine. Dans mon secteur, le 20 juin, les parachutistes sont regroupés de la façon suivante: le Capitaine Marienne, le Lieutenant Martin, le Lieutenant Taylor, le groupe radio pour les parachutistes, le Lieutenant Morizur pour les F.F.I.

Pour ne pas se faire repérer à cause des émissions radio, ils se déplacent en permanence et cela, jusqu'au 8 juillet, dans un secteur assez vaste, qui se situe entre les communes de Saint-Jean Brévelay - Guéhenno - Billio - Plumelec, avec pour centre de rassemblement la ferme de Monsieur Alexandre Ahée, du Quéhelec en Guéhenno.

Les autres groupes ne comprennent que des parachutistes.

A la Roche de Mille Gourdis qui est dans un taillis à environ 1 km de Cadoudal est camouflé le groupe du Lieutenant Deschamps. Il est ravitaillé par les familles Le Page du Kergo et Le Labourier de Kerlano.

A Lougour, ferme de mes parents, se trouve le groupe du Lieutenant Mairet. C'est le groupe le plus important après l'Etat-Major. Il est ravitaillé par les deux fermiers de Lougour, la ferme de la Cour et le moulin de Cadoudal.

A Coëtny, ferme de Mme veuve Etienne, le groupe du Lieutenant Antebi. Il est ravitaillé par Madame Etienne, sa fille et la famille Fablet de Poulan.

A Kerfriou, ferme de Monsieur Le Calonnec, le groupe médical du docteur parachutiste Lieutenant Sassoun est ravitaillé par la famille Le Calonnec.

Nous avons groupé, dans cette ferme, les services médicaux parce que l'une de nos plus importants agents de liaison, Annick Perrotin, ayant des notions d'infirmière, aidera à soigner les malades et les blessés.

A Trédion, ferme Kerhervé (Lanvaux) un autre groupe médical s'occupe des blessés les moins atteints.

A Callac en Plumelec, se trouve le groupe médical des F.F.I sous la direction du médecin Mahéo.

C'est aussi à Callac que se trouve le Capitaine André, Chef de l'Armée Secrète (son vrai nom: Hunter-Hue). Il a été parachuté, en civil, en même temps que le Capitaine Marienne. A Callac, tout le monde est hébergé par la famille Gambert.

D'autres groupes, de moindre importance, sont accueillis par les cultivateurs des fermes de La Saudrais, Remungol, Talcoetmeur, Le Pelhué et Lézourdan. Le Capitaine Fay, officier britannique auprès des parachutistes français, se trouve le plus souvent avec le Capitaine André.

AGENT DE LIAISON

C'est maintenant comme agent de liaison que je vais travailler. Devant le travail important à réaliser, le Capitaine Marienne me demande de choisir deux résistants. J'ai choisi: Félix Thomas, ami d'école et de jeunesse et Maurice Martin de Saint-Jean Brévelay avec lequel j'avais travaillé dans l'O.R.A.

18 juin au soir : récupération d'un blessé à Saint-Marcel

Il est tard dans la nuit. Le décrochage est presque terminé. Des parachutistes posent des charges d'explosifs pour faire sauter le dépôt d'armement qui n'a pu être évacué.

Il y a deux charettes pour récupérer les blessés et aussi deux femmes infirmières. Comme il était convenu, je me dirige vers elles, pour prendre en charge le parachutiste tahitien Fatéata Manary blessé à la jambe (bataillon du Pacifique). En effet, il aurait été facilement reconnu par l'ennemi, en cas de fouille; ce qui aurait été un danger supplémentaire pour la clinique de Malestroit.

Avec Manary, tantôt marchant, tantôt transporté sur mon dos, nous quittons Saint-Marcel pour aller à travers la nature jusqu'à Le Padrun en Plumelec où notre blessé sera soigné et nourri par Monsieur Joseph Brunel et sa fille.

Après avoir fait carrière, Fatéata Manary; médaillé militaire et décoré de la Légion d'Honneur; s'est retiré à Sarzeau, où il est décédé.

19 juin au soir

Le groupe de La Roche de Mille Gourdis demande à voir un prêtre. Je demande à mon ami l'Abbé Jean Noullet, vicaire à Plumelec, d'aller à la ferme de Kerlano, lieu de rendez-vous.

20 juin

Le Capitaine Marienne me demande de trouver un lieu de rendez-vous qui soit, autant que possible, au centre du secteur pour que les officiers puissent se rencontrer une à deux fois par semaine. Je demande à Monsieur Joseph Brunel du Padrun, s'il veut bien accepter que sa ferme serve de lieu de rendez-vous. Il répond favorablement.

Les réunions s'organisent auprès du puits de la ferme. A chaque fois, il y avait un repas préparé par Angèle.

21 juin

Marienne me demande si je peux obtenir des fausses cartes d'identité pour les parachutistes en civil et les principaux agents.

C'est une chose que je peux facilement réaliser, car, depuis mars 1944, Monsieur Gicquello, chef de division à la Préfecture (ravitaillement) a simulé un vol avec l'aide d'autres résistants de la Préfecture.

Il nous est confié des cartes d'identité, des cartes de ravitaillement et des cartes d'habillement. En plus, nous avons le tampon de la Préfecture et celui de la mairie de Dunkerque. Le tout était en réserve chez Monsieur Joseph Le Barbier, mécanicien, qui est propriétaire d'un rucher (élevage d'abeilles) avec ruches à cadre. Dans une ruche, sous le couvert, il y a les cartes d'identité, dans une autre, les cartes d'habillement et dans la troisième, le reste.

Obsèques du Caporal Manary caché en juin 1944 chez Joseph Brunel

Le caporal Manary, qui participa activement à de grandes opérations durant la seconde guerre mondiale a été conduit à sa dernière demeure au cimetière de Sarzeau à plusieurs milliers de kilomètres de sa Polynésie natale. Un hommage solennel a été rendu lors de ses obsèques à celui qui accumula les faits d'armes par la grande famille militaire: l'armée de terre représentée par les généraux Perron et De Quester, les troupes coloniales, des délégations de la France Libre, des parachutistes S.A.S. et des représentants des différentes associations de décorés. Fatéata Manary, qui eut pour compagnon d'armes Joseph Guillaume, était en effet chevalier de la Légion d'Honneur et titulaire de la médaille militaire, de la croix de guerre, de la médaille commémorative avec barettes et étoiles... venues récompenser son courage et ses mérites.

L'histoire de ce Tahitien est aussi reliée à Plumelec puisque après avoir participé aux campagnes d'Egypte, de Syrie, de Tunisie. Il était parachuté à Saint-Marcel en juin 1944 avec le colonel Bourgoin. Blessé lors de la bataille du 18, il se cacha jusqu'à la libération de Vannes chez Joseph Brunel au Padrun.

Du jeudi 22 au lundi 26 juin

Etablissement des fausses cartes d'identité. Je vais d'un groupe à l'autre; beaucoup de parachutistes ont une photo en civil; pour les autres, il y a un appareil photo. Les pellicules sont développées à Elven.

Il faut aussi trouver des vêtements civils, soit des tenues d'ouvriers agricoles ou autres selon la profession que nous mettons sur la carte. Nous tenons aussi compte des aptitudes de chacun.

27 juin à Plumelec

La gestapo arrête Monsieur Samson (mort en déportation), Monsieur Ménage, directeur d'école (mort à la prison de Fresnes), Madame Morizur (torturée à mort à Saint-Jean Brévelay), le docteur Le Coq , Robert Pichot, Henri Mounier et Joseph Jégo (tous sont trouvés morts, assassinés au Fort de Penthièvre).

Monsieur Louis Hoube, pharmacien, subit de nombreux interrogatoires et est torturé à Saint-Jean Brévelay puis transféré à Vannes et Rennes le 3 août 1944. Profitant d'un bombardement et avec l'aide des F.F.I. déguisés en Allemands, il s'évade de la prison de Rennes.

Monsieur Joseph Morice subit également les mêmes tortures que Monsieur Hoube. Il faisait partie d'un convoi de déportés. Le train fut attaqué par l'aviation alliée aux environs de Langeais, près de Tours. Profitant de l'affolement des sentinelles, il s'évada.

Les répercussions de ces arrestations se font durement sentir parmi la population. Les gens ont peur et dans les familles qui hébergent les parachutistes et les résistants, les réserves en nourriture sont presque épuisées. La situation est alarmante. Pour le moment, le ravitaillement des unités devient une question primordiale.

Un jeune homme allait nous tirer de cette situation. C'est François Pierre, meunier chez sa mère à Cadoudal. Je vais le voir et lui explique les difficultés. Il a deux sacs de farine camouflés qu'il s'empresse de me donner, puis il me dit qu'il sait où trouver quelques sacs de blé ou de seigle soigneusement cachés. Quand il passe chez les cultivateurs pour le ramassage, il voit les cachettes et connaît l'importance de chaque réserve. Nous dressons la liste, puis les nuits suivantes, accompagnés d'un officier, nous allons chez eux pour réquisitionner une partie de leur réserve. Le blé n'est envoyé au moulin qu'au fur et à mesure des besoins. Le pain est fait dans les fours de campagne.

7 juillet: réunion au Quénélec en Guéhenno

Le Colonel Manceau passe me prendre à Lougour, car dit-il, aura peut-être besoin de mes services. Je ne fus pas admis à participer à la première partie de la réunion. J'appris plus tard qu'elle en était la cause. Le but de cette réunion était, face à la terreur ennemie, d'intensifier la guérilla et de se fixer de nouveaux objectifs. Dans la seconde partie, à laquelle je fus convié, il me fut demandé si j'étais volontaire, pour aller chercher de l'armement et d'autres choses, que le Colonel Manceau avait en réserve dans le secteur d'Auray. Il fallait les mettre dans un pulvérisateur de quatre cents litres et de le transporter à cheval jusqu'à Plumelec. J'accepta de remplir cette mission.

8 juillet

Je passe la matinée de cette journée à mettre en état de marche le pulvérisateur et à veiller à l'alimentation de la jument Rosette. Dans l'après-midi, je fais venir chez Monsieur Brunel au Paudrun, Maurice Martin, pour lui demander de conduire le docteur auprès des blessés. Le soir, il rentre chez lui à Saint-Jean Brévelay. Il veut voir ses parents. Le lendemain, la gestapo l'arrête. C'est fini. Je ne reverrai plus l'un de mes meilleurs amis que j'avais dans la résistance. Maurice Martin est mort pour la France.

9 juillet

Je suis en route pour Sainte-Anne d'Auray. Le Colonel Manceau m'attend, avec lui, un homme et son cheval. Nous changeons de cheval. Je m'occupe de Rosette et je me restaure. Tout cela demande environ deux heures.

Voici à nouveau le Colonel, l'homme et le cheval. Le pulvérisateur étant rempli, nous nous mettons en route pour le retour. A Kerluherne, des Allemands gardent le pont.

Il n'en est pas de même à Monterblanc. A environ cinq cents mètres avant d'arriver au croisement des routes Monterblanc-Plumelec, se trouve une route cimentée qui part pour rejoindre le terrain d'aviation. A cet endroit, les Allemands contrôlent tous les véhicules qui passent sur la route. Ils sont en train de contrôler le contenu d'une charrette, une voiture attend son tour, la situation est critique. Sur ma gauche, je vois une parcelle de pommes de terre, j'entre dans ce champ. Après avoir déployé les bras du pluvérisateur, je me mets à tourner dans la parcelle comme si je pulvérisais réellement. Quand je sors du champ, les Allemands m'ayant vu travailler, me laissent passer sans contrôle. J'arrive au lieu-dit La Croix Peinte, je passe au milieu de cavaliers georgiens, ils font la chasse aux maquisards, heureusement, je ne les intéresse pas.

11 juillet

En fin de journée, je suis accompagné de Félix Thomas. Nous avons pour mission de contacter les officiers parachutistes suivants : Simon à Billio (bois du château Merlet); Antebi à Coëtny (Plumelec) et de les conduire à Lougour au groupe du Lieutenant Mairet.

12 juillet

François Pierre du moulin de Cadoudal se joint à nous. A trois heures du matin, nous partons pour Kérihuel. C'est avec la barque de François Pierre que nous franchissons la rivière La Claie.

A quatre heures, nous sommes reçus par des résistants et Monsieur Gicquello (fermier). Nous sommes conduits auprès du Capitaine Marienne qui nous accueille, ainsi que le Lieutenant Martin. Pendant que nous attendons, les officiers, auxquels s'est joint le Sous-Lieutenant Taylor, se retirent plus loin pour discuter.

Sur le chemin du retour à Cadoudal (moulin), nous nous séparons. J'accompagne le Lieutenant Mairet jusqu'à son groupe. Etant très fatigué, je m'allonge pour me reposer et m'endors presque aussitôt.

Il est sept heures trente lorsque je me réveille; le Lieutenant me demande si je n'ai pas entendu des coups de feu: ma réponse est négative. Alors, il me dit: "Il y a des imprudents dans le secteur de Kérihuel." Nous avons entendu le tir d'une arme automatique et les Allemands de l'observatoire n'ont pas été sans l'entendre. A huit heures, mes frères Henri et Joseph, en nous amenant le café nous apprennent alors ce qui s'est passé à Kérihuel.

Les Services de renseignements allemands au travail

Huit à dix jours, après la bataille de Saint-Marcel, il reste des isolés qui n'ont pas rejoint leur groupe. C'est le cas d'un parachutiste, dont j'ignore le nom, qui se camoufle dans la région de Saint-Servant-Sur-Oust. Il est ravitaillé par deux femmes se disant appartenir à la résistance, mais qui, en réalité, renseignent les Allemands. Ceux-ci ont ainsi appris comment furent formés les parachutistes en Angleterre et les noms de tous les officiers du 4ème B.I.A (Bataillon d'Infanterie de l'Air).

La répercussion de ces confidences dont les Allemands vont astucieusement se servir, sera l'une des clés du drame de Kérihuel.

Voici comment les traîtres ont opéré : le départ brusque du parachutiste "inconnu" de Saint-Servant-Sur-Oust a fait précipiter les évènements. Le 11 juillet, muni de renseignements très importants, le Capitaine allemand Herr ayant pour adjoints deux membres du S.D Ficher et Menzel ainsi que la sinistre bande des traîtres : Peter Herman, Munoz François dit Cerdan, Evrard Marc débarquent à Locminé. Ils tentent d'obtenir des renseignements par la torture auprès des détenus de Saint-Jean Brévelay gardés dans la prison de Locminé. N'ayant pu rien savoir, ils organisent une réunion de laquelle doivent sortir des décisions importantes concernant la répression des maquis. Le S.D de Rennes qui est présent à cette réunion donne des instructions qui font suite aux renseignements de ses agents. Des plans sont dressés et, en premier lieu, ils savent qu'un boucher de Guéhenno assure au Quénélec la livraison de la viande.

La bande de miliciens se rend à Guéhenno au grand complet, précédée par Munoz déguisé en parachutiste. Munoz est en éclaireur et par la ruse réussit à obtenir ce qu'il désire.

Le Traitre Louis Zeller

Un aventurier de grand style

Zeller Louis, dit Marc Evrard était aussi connu sous le nom de Marc Denis né le 1er janvier 1895 à Menton (Alpes Maritimes). Véritable cerveau machiavélique, il avait gardé de son éducation première un certain modelage qui devait le rendre d'autant plus dangereux.

Une vie mouvementée

La vie de ce personnage fut des plus aventureuses et, après une jeunesse consacrée aux études, en 1924, nous le trouvons embarqué comme lieutenant de vaisseau, d'abord sur le Condé et ensuite, sur le Strasbourg.

Les miliciens français au service de l'ennemi

L'attrait des pays d'Orient a eu une influence néfaste au point d'en faire un cocaïnomane invétéré. Sa carrière de marin fut de courte durée car à la suite d'une affaire d'opium., il fut traduit devant un conseil de discipline et rayé des cadres.

Il fut ensuite représentant de commerce en appareils de radio. Cet emploi lui permit de se créer de nombreuses relations qui l'emmèneront successivement au poste de radio-reporter, puis chef des informations sportives de la radio coloniale.

Il y déploya une grande activité, écrivant sous le pseudonyme de Marc Denis des pièces de théâtre radiophoniques dont plusieurs furent radiodiffusées de 1931 à 1939, date jusqu'à laquelle il garda son poste à la radio-diffusion.

Survint la mobilisation, il tenta vainement de réintégrer la marine puis tenta sa chance du côté de la Croix Rouge. Il réussit vers le 15 mars 1940 à se faire admettre dans une formation sanitaire. Fait prisonnier, il préféra à la vie rude des stalags, une libération sans gloire en qualité de volontaire civil.

De la noyade à l'apologie du Nazisme

Un beau jour qu'il était en mer, il allait se noyer. Le malheur voulut qu'il fut sauvé par l'intervention de deux soldats allemands qui ne se doutaient point quel précieux collaborateur ils venaient de repêcher. En effet, ce bel acte de sauvetage eut le don de réveiller dans l'âme noire de cet aventurier des sentiments de reconnaissance, qui ne tardèrent pas à s'épanouir en des rapports plus étroits, créant de vrais liens d'amitié entre lui et ses sauveteurs.

Au cours de longues et fréquentes conversations, les Allemands lui faisaient du nazisme, une apologie passionnée qu'il avalait avec la même facilité qu'il avait failli avaler sa dernière tasse, lors de sa noyade manquée.

Ces entretiens joints à de fréquentes auditions de la propagande vichyste lui distillèrent lentement le poison qui tue, en lui inculquant le goût des théories nazies.

Il afficha dès lors des opinions pro-allemandes, qui furent à l'origine de graves dissentiments conjugaux et provoquèrent la réprobation de son entourage.

De nombreuses discussions s'en suivirent jusqu'au jour où, repris par le démon de l'aventure, il abandonna femme et foyer, pour échouer dans cette formation de traîtres qu'on appelait la L.V.F. (Légion des Volontaires Français contre le Bolchevisme).

Son engagement contracté, il dut accomplir en Pologne une période d'instruction spéciale, puis avec le grade de capitaine, il fut envoyé sur le front russe.

Agent Doriotiste

Pendant son séjour sur le front de Russie, il fit la connaissance de Doriot qui l'embrigada d'office. Il allait enfin pouvoir exercer, au service des Allemands, ses talents de recruteur et d'organisateur. Puis il offrit ses services au service de renseignements allemands, lequel ayant jugé son degré d'abjection en tirera le maximum.

Au mois de juin 1944, Zeller se vit adjoindre deux sinistres gredins de son espèce, Gross et Munoz. Le premier est né le 6 avril 1919 à Strasbourg et le second le 15 avril 1917 à Cadeze en Espagne mais est de nationalité française.

Le trio a opéré surtout dans le Morbihan et le Finistère. Ils sont les principaux exécutants des services de renseignements nazis. Zeller, par son intelligence et la connaissance parfaite de la carte, guidera le sinistre duo sur les lieux de leurs massacres.

Après la guerre, ils furent arrêtés, jugés, condamnés à mort et fusillés.

14 juillet

La population de Plumelec est terrorisée. Les groupes parachutistes prennent la décision de quitter le secteur.

Avant son départ, le Lieutenant Mairet me demande de contacter le Capitaine André, et, pour lui, me donne un message codé.

A Callac, après discussion, le Capitaine André me demande de lui servir d'agent de liaison pour la région de Vannes et me demande si j'ai des amis sûrs.

Un Chef de Parti le seul : Jacques DORIOT

mettant en accord ses paroles et ses actes est parti pour la seconde fois sur le Front de l'Est

COMBATTRE LE BOLCHEVISME

Interrogés pour dire ce qu'ils pensaient du départ de Jacques Doriot sur le front de Russie de GRANDS FRANÇAIS NOUS DECLARENT

Amiral PLATON
L'héroïque héros de Dunkerque.

Le courage, au service de l'intelligence, pourra seul permettre à la France de se relever.
C'est ce que Doriot, partant pour le front de l'Est se battre contre le bolchevisme, dit, par un acte, à la France.
Sur un autre front que celui d'Afrique du N'rd ou, agissant suivant ses ordres, tant de ses amis ont signé de leur sang leur fidélité à la patrie, Doriot donne l'exemple.
Les Français, hors de toute considération de parti, lui en sont reconnaissants.
Connu membre du Comité Central de la L. V. F. et comme Français, je vous serais obligé de lui dire que je le remercie de cet exemple.

Louis GOZI
Ancien chef du cabinet civil de Georges Clémenceau.

Le départ de Jacques DORIOT pour le front de l'Est, où se déroule la grande Croisade antibolchévique, comporte, en plus de son caractère héroïque, de multiples enseignement, et contient en lui-même une grandiose leçon de morale sociale.
L'homme du peuple montrant leur chemin aux bourgeois attachis, quel symbole !
Je suis fier que ce soit Doriot qui demeure aujourd'hui ce phare lumineux de nos destinées.
J'en suis d'autant plus fier que j'ai toujours eu pour modèles et pour chefs des hommes d'un courage pas commun et d'un cran hors série.

Prince de BROGLIE-REVEL
Militant de la Révolution Nationale.

Le plus bel exemple de patriotisme que puisse donner un chef véritable, c'est de payer de sa personne, courageusement, sans compter, à l'appui de ses opinions intimes, de ses convictions sincères.
Or, pour la deuxième fois, Jacques DORIOT, avec ce cran qui fait l'admiration de tous, cet parti rejoindre nos vaillants légionnaires français afin de triompher, de haute lutte, coude à coude avec les glorieuses troupes européennes, des hordes bolchévriques pour la sauvegarde de la civilisation et de l'humanité.
C'est pourquoi je lui adresse, de très grand cœur, mon souvenir ému et ma reconnaissance.

Marcel BOUCHER
Député des Vosges, Président des Compagnons de Jeanne d'Arc.

Jacques DORIOT est parti sur le front de l'Est où l'Europe et la civilisation se défendent contre l'immense péril qui les menace.
Si Lutèce fut jadis préservée de l'invasion des Huns par sainte Geneviève, un tel miracle ne saurait se renouveler et seule la puissance des armées dressées contre les mêmes hordes sauvages peut maintenant protéger la France.
Le Chef du P.P.F. apporte dans la bataille une foi de plus en plus et son action. Que Dieu la garde pour le salut de la Patrie !

Gabriel COGNACQ
Membre de l'Institut, membre du comité d'honneur de la L.V.F.

Quand un Français, sans y être obligé, quitte son foyer pour aller, loin de sa patrie, défendre tous les foyers de France en barrant de sa poitrine le communisme, regardé par tous les Etats civilisés et signalé par tous leurs gouvernements comme le plus effroyable des fléaux qui puissent s'abattre sur l'humanité, ce Français est un grand Français, et c'est pourquoi je salue très bas le grand Français qu'est Jacques Doriot, comme je salue très bas les magnifiques phalanges des volontaires offrant leur sang pour que les hordes communistes ne déferlent pas sur la France, qui a mieux à faire que d'assister à l'effondrement de toutes ses chances sociales dans l'anarchisme et la misère épouvantable.

Horace de CARBUCCIA
Directeur du journal Ortogoire.

En participant pour la seconde fois à ces combats, Jacques DORIOT, qui n'a pas à prouver son courage puisqu'il a gagné la croix de guerre de 1914 et celle de 1940, mérite, comme ses héroïques camarades, la reconnaissance de tous les patriotes français.

ADHÉREZ AU PARTI POPULAIRE FRANÇAIS
Section de Vannes : Secrétaire LE GAL, 23, rue Olivier-de-Clisson

Pour l'hébergement, je lui donne le nom de mon ami Roger Davalo, boucher, et lui communique les noms du Colonel Manceau à Auray et de la famille De La Roy. Je savais que cette famille appartenait à un réseau et que, chez eux, étaient hébergés des aviateurs abattus en France. En 1943, l'un des deux frères, recherché, dut se mettre au vert. Il demande l'hospitalité à ma mère. Pendant son séjour chez nous, je ne lui avais jamais posé de questions, mais quelques paroles avaient suffi à m'apprendre qu'il appartenait à la résistance.

Le Capitaine André est satisfait de ma réponse et me dit de l'attendre. Félix Thomas qui m'accompagnait me quitte. Ce n'est pas sans un serrement au coeur que nous nous séparons. Nous avions tant de souvenirs communs.

Après le départ de mon ami, le Capitaine André me donne une tenue civile ainsi qu'une somme d'argent et une bicyclette.

15 juillet

A sept heures, je pars avec le Capitaine André en bicyclette pour Vannes. Nous roulons à une assez grande distance l'un de l'autre. Nous arrivons à Vannes à neuf heures trente. Après avoir dit ce que je dois faire et présenté le Capitaine, je demande l'hospitalité à mon ami Roger Davalo qui s'empresse de me répondre favorablement, et propose, même, en cas de besoin, d'être agent de liaison.

A onze heures, nous sommes chez les De la Roy. Les présentations d'usage et l'accueil sont chaleureux. N'ayant plus de contact avec leur réseau démantelé, cela n'empêchait pas cette famille de continuer le renseignement. Nous sommes conduits dans une pièce et là, d'un faux grenier, nous les voyons sortir un paquet de documents récents qui, après lecture faite par le Capitaine André, se révèle être d'une grande importance.

Pendant ce temps, Madame De La Roy nous prépare à manger. Au cours du repas arrive Gilbert Auvray demeurant à Kergonan sur l'Ile aux Moines. Ce capitaine de la marine marchande nous est présenté. C'est un ami de la famille qui nous accueille, et qui travaille avec eux aux renseignements.

Le Capitaine André lui demande s'il accepte de travailler pour lui. Il accepte. Son rôle est de relever l'emplacement des récents travaux faits par l'ennemi, dans le secteur côtier, le plus large possible, surtout les travaux effectués après février 1944, les travaux précédents étant connus de nos services.

Avant son retour à Callac, le Capitaine André me demande de rechercher des renseignements sur le mouvement des trains.

En fin d'après-midi, je demande à Davalo s'il connaît, une ou des personnes, qui travaillent à la gare et qui pourraient servir d'informateurs. Il me dit: "Je vais m'informer sur le champ." et il s'absente. Une heure après, il est de retour et me dit:"J'ai vu mon beau-frère, René Le Pesquer, il habite près de la gare de marchandises, rue de Strasbourg, le chef de gare, Monsieur Cleach est son ami, ils ont pris contact et te fixent un rendez-vous demain à huit heures à l'Hôtel du Cheval Blanc."

16 juillet

Accompagné de Davalo, à l'heure prévue, nous sommes au rendez-vous. Immédiatement, après la présentation d'usage, nous entrons dans le vif du sujet. Monsieur Cleach accepte de donner tous les renseignements possibles et René Le Pesquer accepte aussi, pour cette affaire, de servir d'agent de liaison.

En plus, comme il me faut plusieurs domiciles, il se propose, en cas de besoin, de m'héberger soit chez lui, soit au Moustoir en Arradon, où il a une maison.

17 juillet

Le Colonel Manceau me donne un mesage codé que je dois remettre à seize heures à Josselin devant la maison de confection de tissus, tenue par Alphonse Duval. Là, un homme se promènera devant la vitrine et de temps à autre, en regardant les vêtements, dira le mot de passe: "Il y a quand même de beaux tissus.", et je dois répondre : "Mais pour en avoir, il faut des coupons."

A treize heures trente, je suis à Josselin où je dépose mon vélo, rue Glatinier. A l'heure prévue, je suis devant le magasin qui est près de la basilique. Devant celle-ci, se trouve une traction avec chauffeur au volant et trois hommes qui font les cent pas. L'un d'eux vient jusqu'à moi, donne le mot de passe auquel je réponds. Aussitôt, je suis ceinturé et conduit de force dans la traction. Je suis entre les mains de la milice.

Dans la traction qui démarre aussitôt, je suis frappé et pendant qu'ils me frappent, je réussis à leur insu à prendre le message et à l'avaler.

La torture

C'est terrible de recevoir des coups et, entre les coups, il m'est demandé le message. Je réponds que je ne sais pas ce qu'ils demandent. Alors, je suis complètement déshabillé, tous mes vêtements sont fouillés. Ne trouvant rien, les coups redoublent. Je suis couché sur le ciment.

Alors que je suis à demi-inconscient, l'un de mes tortionnaires me donne un coup sur les doigts avec le talon de l'une de ses chaussures. J'ai les bouts de l'index et du majeur écrasés." Mon Dieu que c'est dur de souffrir!"

"Celui qui n'a pas souffert ne connaît ni le bien, ni le mal, il ignore les hommes, il s'ignore lui-même."

A ce moment, entrent un officier allemand parlant français et aussi deux miliciens traînant un homme méconnaissable. L'officier me pose une première question: "Connaissez-vous cet homme?"

"Non."

C'était vrai. Deuxième question: "Pourquoi avez-vous alors répondu au message?"

"Je ne comprends rien."

Alors l'homme demande à prendre la parole et dit: "C'est bien vrai que je devais prendre un message mais je me suis peut-être trompé dans l'interception, je ne me souviens plus."

L'officier s'adressant à nouveau à moi, me dit: "Pourquoi étiez-vous devant le magasin?"

"J'ai des coupons et de l'argent, vous pouvez vérifier, mon but était d'acheter des vêtements de travail."

S'adressant aux miliciens, l'officier leur dit:

"Vous avez arrêté un innocent." Puis il ajoute:

"Vous n'êtes bons qu'à faire cela. Je vous avais pourtant dit d'opérer avec discrétion. Au lieu de cela, vous avez travaillé de telle façon que celui que vous deviez arrêter s'en est aperçu."

Nuit du 17 au 18

Je la passe sur le ciment dans une pièce où il y a plusieurs détenus. Parmi les détenus, se trouve le parachutiste Philippi qui est condamné à mort et qui sera fusillé le lendemain. Il me met en garde contre les moutons. Nous appelons "moutons" les agents de l'ennemi. Ils sont mis dans les cellules pour nous espionner.

Je donne à Philippi les tristes nouvelles de ces dernières semaines, alors il me dit: "Il y a une chose que je n'arrive pas à comprendre. Ils ont les noms de tous les officiers du 4ème bataillon d'Infanterie de l'Air, ils connaissent la vie des paras en Angleterre, leurs questions sont très précises. Naturellement, j'ai toujours refusé de répondre."

Le 10 ou 11, au matin, ils m'annoncent que je vais être confronté avec un autre parachutiste???, l'isolé de Saint-Servant-Sur-Oust, qui, d'après eux, avait donné toutes ces informations. Heureusement que je n'ai pas parlé car je n'ai jamais été confronté avec???. Puis il continue :

"Ils faisaient du chantage."

Je lui réponds:

"Hélas non! Il n'y avait pas de chantage "

C'est à partir de ce moment-là que j'ai tout compris sur les origines des drames des 12 et 14 juillet à Plumelec et Trédion.

18 juillet: L'évasion

Le matin se tient le rassemblement général dans la cour. Les miliciens et les allemands sont très excités. Dans la nuit, nous avons entendu des cris et des rafales d'armes automatiques.

Deux camions sont là. Le premier étant rempli, je monte dans le deuxième avec d'autres puis nous prenons la route pour une destination inconnue. Mes doigts me font énormément souffrir.

Connaissant très bien la région, je vois qu'ils prennent la route de Réguiny ou Moréac. Dans la première côte, après Josselin, notre camion a des ratés. La traction qui ferme le convoi, fatiguée de nous suivre, passe devant. Alors n'hésitant pas, étant près du milicien qui est le seul assis, je lui donne un terrible coup de pied dans la mâchoire, puis quelques autres. Il n'a pas poussé un cri. Comme le camion roule très lentement, je prends la clé des champs.

Je me retrouve dans la nature: un ruisseau est le bienvenu car j'ai une soif terrible; cela me permet aussi de me laver. Je crains le retour de l'ennemi. Pour me cacher, je monte dans un chêne couvert de lierre.

Un camion chargé de bois prend la direction de Josselin. Bien vite, je descends et me poste sur la route pour faire des signes au chauffeur qui s'arrête. Je lui demande s'il veut bien me transporter jusqu'à Josselin, pour voir un docteur.

A Josselin, au lieu de me rendre chez le docteur, voulant m'éloigner le plus vite possible, je retrouve ma bicyclette et, sans arrêt, je pédale jusqu'à Elven où je vais voir le docteur Roblin. Je savais que le docteur soignait des maquisards. Il avait été arrêté par les allemands et retenu un moment prisonnier puis relâché, faute de preuves. A la vue de mes plaies et après nettoyage de celles-ci, il me fait une piqûre, me donne des pansements de rechange et des comprimés calmants. Le soir, je suis à Vannes chez Le Pesquer. Je vais au lit mais il m'est impossible de dormir tellement j'ai mal.

19 juillet

Le Colonel Manceau, averti par Davalo, vient me voir. Après m'être expliqué, il m'aide à faire mes pansements. Avant de me quitter, il m'invite à l'accompagner à Lorient le lendemain. Il viendra me chercher à neuf heures.

20 juillet

A neuf heures, le Colonel arrive et, comme le jour précédent, il m'aide à faire mes pansements puis nous partons en voiture pour Lorient.

"A Lorient, me dit le Colonel, je vais t'offrir un bon repas, nous irons dans un restaurant fréquenté par des officiers de la Kriegsmarine." Terrifié, je lui dis: " Mon Colonel, je ne veux pas aller où il y a des allemands." Il me répond: "Mon ami, nous allons en mission, il faut obéir, puis il ajoute, j'ai un rendez-vous avec un agent de renseignements dans ce restaurant."
"Pourquoi ne pas lui avoir fixé rendez-vous ailleurs?"
"C'est impossible, elle n'est pas libre."
"Si elle n'est pas libre, comment pouvez-vous la contacter?"
“en voici l'explication: Notre agent est une fille de maison close, réservée aux allemands. Il y a environ un an, cette femme tombe malade et est hospitalisée. L'ingénieur Stosskopf la connaissait mais n'avait pas le droit de lui parler. Il profite de cette hospitalisation pour la contacter et c'est avec empressement qu'elle accepte de servir d'agent de renseignements, puis élabore une combinaison pour que cette fille puisse faire passer les messages.”

"Aujourd'hui, c'est son jour de sortie. Avec d'autres filles, elles sont toujours accompagnées par des officiers et des femmes allemandes des services spéciaux."

"Alors, mon Colonel, je ne vois pas comment vous pouvez prendre contact?"

"C'est plus simple que tu ne le crois. Prends ce tube de pharmacie et regarde ce qu'il y a dedans. Je l'ouvre et vois des comprimés. Le Colonel, voyant que je n'ai pas compris me dit:

"Sous les comprimés, il y a la correspondance. Quand nous arriverons au restaurant, j'irai dans le cabinet de toilette. C'est toujours le même. Je poserai ma boîte au dessus de la chasse-d'eau. Notre agent, en arrivant, entrera dans le même cabinet, elle sera accompagnée jusqu'à la porte par une femme des services spéciaux. Une fois à l'intérieur, c'est le seul endroit où elle n'est pas surveillée, le dessus de la chasse d'eau nous sert de boîte aux lettres, c'est ainsi que nous échangeons la correspondance.

Au restaurant, tout s'est passé comme le Colonel l'avait annoncé. Parmi les six femmes, le Colonel me montre l'agent. Sur le chemin du retour, je demande:

"Mon Colonel, cette femme, comment pouvez-vous la reconnaître?"

"Par l'ingénieur Stosskopf qui l'a recrutée." Puis, il ajoute

"Cette femme est très intelligente. Un jour, j'étais à mon comptoir à Auray quand l'équipe entre dans mon restaurant. Sur le moment, j'étais inquiet car, jusque là, elle ne savait pas où se trouvait mon domicile et ne connaissait pas mon nom."

"Qu'avez-vous fait après son passage?"

"Rien, j'ai continué à garder le secret pour moi." Pui, il dit:

"Nous ne connaissons même pas son nom. Quand elle fut recrutée, elle donna un pseudonyme. Après son premier passage chez moi, elle m'a fait la confession de sa vie. J'ai conservé d'ailleurs tout son dossier. Il est dans un porte-feuille que je cache dans le grenier. Je te le donnerai à lire."

Voici à quelques mots près, ce qu'elle a écrit:

"Je ne suis pas fâchée que vous me posiez des questions sur ma vie passée, mon nom et mes origines. Je ne parlerai pas de mon nom. J'ai un pseudonyme et j'en suis fière. Mon véritable nom, je l'ai renié. Je suis née dans un milieu très riche. Après de bonnes études, à dix neuf ans, je rentre chez mes parents. Bientôt, je tombe amoureuse d'un jeune homme malheureusement sans fortune. Pour cette unique raison, mes parents ont empêché le mariage. Celui que j'aime est mobilisé. En mai 1940, il est tué. Je suis enceinte et un beau jour, mes parents s'en aperçoivent. Je suis mise à la porte sans argent avec pour tout bagage, seulement ce que je portais sur le dos. Me voici sur les routes mais impossible de trouver du travail et il faut manger.

A la naissance de mon enfant : un garçon, qui meurt presque aussitôt sa venue au monde, je ne vous en dis pas plus, vous savez maintenant où la misère m'a conduite. Je vivais malheureuse jusqu'au jour où dans un hôpital je fus contactée. A partir de ce moment, ayant un but, j'ai retrouvé ma raison de vivre. Je suis heureuse de servir mon pays. Quand la guerre sera terminée, j'irai vous trouver chez vous, car je connais maintenant votre domicile. Oui, après la guerre, je voudrais être assistante sociale pour que je puisse me pencher sur le sort des malheureuses jeunes filles et les empêcher de tomber dans le creuset où je suis moi-même tombée."

La guerre terminée, nous espérions avoir des nouvelles de cet agent mais tout laisse à penser que les allemands ont fait disparaître cette femme courageuse."

Deux hypothèses nous le font croire:

La première: après la libération de la poche de Lorient, elle n'a jamais donné de ses nouvelles.

La deuxième: Auray est libérée le 4 août, mais les allemands reviennent le 7 et vont directement à la maison du Colonel Manceau qui était l'une des plus importantes de la ville. C'était l'Hôtel de La Tour d'Auvergne. Les allemands, après avoir fouillé ont incendié l'hôtel puis sont partis sans s'occuper ni des gens, ni des maisons voisines.

Du 21 au 30 juillet

Etant très fatigué, je me repose dans la maison Le Pesquer au Moustoir en Arradon mais le travail, grâce aux amis, se fait trèbien.

Du 31 juillet au 1er août

Je suis à Plumelec où je fais quelques visites. Dans l'après-midi, je vais à Callac, où le capitaine m'annonce que la mission de renseignements est terminée. Le soir, à Vannes, j'apprends à mes amis l'ordre que j'ai reçu d'arrêter le travail, puis nous fêtons les heureux évènements de Normandie.

Le 2 août

Ayant terminé ma mission d'agent de liaison, je suis affecté au groupe parachutiste du Lieutenant Anteby que je rejoins au lieu-dit "Bellon" en Elven, chez la famille Le Derff.

"Plus le trouble est grand
Plus il faut décider"

J.L GUILLAUME

Le combat d'Elven

Nuit du 3 août 1944

Le 1er août, c'est la percée d'Avranches. Le XXIIème groupe d'armée commandé par le Général Patton reprend tout l'ouest de la France. Les divisions blindées progressent de cent cinquante kilomètres par jour, leurs tâches se trouvent facilitées par les F.F.I qui ont libéré presque toute la Bretagne. Les divisions passent sur nos routes d'une façon triomphale, défilent devant nous comme à la parade, mais avant de voir cela, en cette journée du 3 août, dans notre petit secteur de Bellon à Elven, des nouvelles les plus contradictoires nous arrivent. Nous attendons toute la journée l'ordre, qui doit être donné par radio, pour passer à l'attaque et le soir arrive, sans que nous ayons rien reçu. Dans l'après-midi, nous voyons les premiers avions de reconnaissance alliés. Nous sortons dans notre petite prairie et faisons des signaux. L'un des avions revient au dessus de nous et le pilote nous ayant reconnus, nous fait des signaux amicaux.

Le soir, les nouvelles sont toujours aussi contradictoires. Je demande la permission au sous-lieutenant Antebi d'aller aux nouvelles à Elven. Il accepte et désigne pour m'accompagner le parachutiste Alain Akkar. Nous avions à parcourir une distance d'environ quatre kilomètres.

A mi-distance, nous sommes survolés par des avions de reconnaissanc, ils lâchent des fusées éclairantes sur la route. Pour ne pas être pris pour des ennemis, à cause de nos vestes camouflées, nous nous cachons sous les arbres, ne reprenant notre route que lorsque les fusées ont fini d'éclairer le sol. Nous approchons du croisement, au lieu-dit La Croix de Kerfily, nous entendons toujours le ronronnement des avions. Nous apercevons de chaque côté de de la route, sous les arbres, des camions en stationnement. Croyant avoir affaire à des F.F.I., nous continuons notre route, en évitant de parler, car nous voulons surtout aller à la ville et nous amuser un peu, tout en recueillant des informations. De La Croix de Kerfily au moulin d'Elven, soit sur environ quatre cents mètres, nous devinons la présence d'homme. Nous voyons des ombres se déplacer le long des fossés.

Au tournant de la route du moulin d'Elven, nous sommes arrêtés par les F.F.I.. D'un des fossés de la route, nous entendons un "Halte qui vive!", nous répondons "La France!". Alors deux maquisards, mitraillette à la main, nous conduisent au café du moulin. Nous apprenons avec surprise que nous venons de traverser tout le groupe ennemi qui se replie du camp de Meucon. Il y a dans le café l'Etat-Major F.F.I. et le maire d'Elven, Ambroise Bocher, officier de réserve. La discussion s'engage sur les moyens à utiliser pour attaquer l'ennemi, lorsqu'arrive un cultivateur des environs. Les allemands viennent de lui demander si Elven est occupée par les américains et si la route en direction de Questembert est libre.

Connaissant désormais la direction que prendra l'ennemi et pour éviter un combat de rues à Elven, les F.F.I se déplacent pour se poster sur la route de Questembert.

Pendant ce temps, le maire nous conduit, Akkar et moi, chez lui. Notre but est de laisser passer la colonne allemande et le maire doit mettre un camion avec chauffeur à notre disposition pour aller chercher les parachutistes.

Pendant que les F.F.I. se battent, cinq faux maquisards viennent devant la maison du maire. Leur intention est de s'emparer de l'argent du maquis déposé par le Capitaine Gougaud,
commandant la première compagnie des F.F.I.

Nous sommes dans la salle à manger, attendant le retour du chauffeur, parti préparer un camion. Bientôt, nous entendons frapper à la porte. Croyant que c'est le chauffeur, Madame Bocher, épouse du maire, ouvre la porte. Nous n'avons pas eu le temps de réaliser que déjà une balle est tirée; elle va se loger dans un meuble qui est derrière nous; un homme est devant nous près de la table et nous menace de son arme. Il nous commande de lever les mains mais au lieu d'obéir, nous prenons la table et la basculons sur le faux maquisard. Il tombe. Alors, en peu de temps, nous le maîtrisons. Un autre faux maquisard est entré dans le couloir. Quand il entend des cris de celui que nous venons de maîtriser, il est pris de panique et, pour protéger sa fuite, tire une rafale de mitraillette dans le couloir.

Je monte avec Alain Akkar au premier étage de la maison et, des fenêtres, nous tenons en respect les quatre qui restent de la bande. A nos ordres, ils lèvent les bras et pendant que Akkar les tient en joue, je descends pour leur demander des explications. Ils ne veulent pas parler; nous les désarmons et ils quittent précipitamment les lieux.

Regardant leur fuite, je vois tout à coup Akkar se précipiter dans l'hôtel de La Gerbe de Blé; il jette un cri que je n'ai pas compris. Je me retourne et je vois deux cyclistes allemands, à environ dix mètres de moi. Ils ont un pied à terre et leur mitraillette est déjà enlevée de leur cou. J'ai juste le temps de me jeter par terre que déjà les balles sifflent. les allemands tirent sur les fuyards. Akkar qui est dans l'hôtel tire sur les deux éclaireurs. ILs tombent morts. Je me précipite dans l'hôtel.

De là, nous voyons des allemands couchés autour du monument aux morts. Je vais à une fenêtre et comme mon camarade, à qui, je dois d'être en vie, je tire sur les allemands qui, ne voyant pas, au début, le réel danger, sont des cibles faciles. Nous continuons à surveiller le monument aux morts et nous ne voyons pas ce qui se passe autour de l'église. Il y a un mur derrière lequel l'ennemi se cache et se prépare pour la risposte. C'est de cet endroit qu'un tir groupé fait voler en éclats ce qui reste de carreaux aux fenêtres.

Nous tirons à chaque fois que nous voyons une tête dépasser du muret. Les allemands ont un fusil-mitrailleur placé derrière le monument. Ils tirent dans notre direction, mais heureusement le danger est écarté par le monument qui se trouve dans l'angle de tir. Les balles viennent frapper le mur de chaque côté des fenêtres, mais sans danger pour nous (sur le monument aux morts, côté ouest, nous voyons toujours quelques points d'impact des balles).

Deuxième accalmie. Après concertation avec Akkar, nous décidons qu'il surveillera le muret et moi le monument. Mon rôle est d'empêcher le fusil-mitrailleur de faire feu, ce qui serait dangereux pour nous. Les yeux fixés sur nos objectifs, nous nous demandons pourquoi les allemands ne tirent plus, et, pendant que nous nous interrogeons, les ennemis longent les murs. Quand ils arrivent sous nos fenêtres, ils jettent des grenades à l'intérieur de l'hôtel. Le bruit des explosions est terrifiant. Des grenades explosent partout, brisant tout ce qui se trouve à l'intérieur. Une grenade éclate sur la table où je me trouvais quelques instants auparavant. Ma carabine est détruite et j'ai la baraka. Par contre, mon camarade est blessé par de nombreux éclats. Le bruit et la fumée des explosions me font, un moment, perdre la raison. Je ne sais plus où je suis et j'ai un bourdonnement dans la tête. Il est heureux que les allemands, à ce moment, n'aient pas tenté de rentrer dans l'hôtel. Je ne sais pas combien de temps je suis resté inconscient mais quand je retrouve mes esprits, c'est pour entendre Akkar me dire:
"Je suis blessé, j'ai reçu des éclats un peu partout et toi, as-tu reçu quelque chose?"
"Non, je crois que je ne suis pas blessé mais j'ai des bourdonnements dans la tête et cela me donne le vertige."
"Bon, dans ce cas, il te faudra fuir. Pour moi, c'est impossible, je ne peux plus bouger. Avant de partir, tâches de me trouver un endroit où je pourrai me camoufler."

La salle arrière de l'hôtel est réquisitionnée et sert de classe aux enfants de réfugiés. Je porte Akkar dans l'un des angles de cette pièce et pour le cacher de la vue de l'ennemi, je place devant lui un des tableaux noirs de la classe. Il me donne ses grenades, sauf une, et son colt qu'il garde au cas où il serait découvert. Je n'ai plus de munitions, il ne me reste que cinq grenades et mon poignard; je me prépare à rejoindre les maquisards. Je sors par par la cour, traverse un jardin et me retrouve sur la route de Sulniac. A ce moment, je suis pris de remords. Ma conscience me dicte de ne pas laisser un blessé tout seul, alors que quelques instants plus tôt, il m'a sauvé la vie. Je reviens sur mes pas. Akkar me demande à boire. Après avoir bu de l'eau, il me dit: "Un allemand est entré dans la salle, n'ayant rien remarqué d'anormal, il est parti."

Après concertation et en accord avec Akkar, je monte jusqu'au grenier d'où je vois une lucarne qui s'ouvre sur l'arrière. De cette lucarne, il m'est possible de monter sur la toiture. Bientôt, je suis près de la cheminée, et de mon observatoire, je vois tous les mouvements ennemis. Mon intention est d'attendre que les derniers soient passés, puis descendre et demander du secours pour mon camarade. Le gros des troupes allemandes est stationné sur la route de Monterblanc et derrière, la colonne s'est mise en mouvement.

Des officiers se groupent devant l'hôtel où je suis. Sur la route, les allemands passent un par un, à environ cinq mètres l'un de l'autre. Il ont leurs armes à la main prêts à tirer. Le premier a son arme braquée d'un côté de la route, le deuxième de l'autre côté et ainsi de suite. De temps à autre des camions passent. L'un deux, un camion citerne a des ratés et s'immobilise sur la route à mi-distance entre l'église et la mairie. Les allemands ouvrent les vannes, l'essence coule sur la route. Dans ce liquide, ils jettent des grenades incendiaires. Bientôt, c'est un immense brasier; la route, le camion et des maisons flambent. Les allemands sont à nouveau immobilisés sur la place, ils tiennent leurs armes braquées sur les portes et les fenêtres de toutes les maison alentour.

C'est à ce moment que l'un des habitants d'Elven, du nom de Leclair, arrive sur la place et met les bras en l'air, en signe de non-belligérence, puis demande aux allemands la permission d'aller chercher le docteur Sauvebel dont la maison est en face de l'hôtel où je suis. Les allemands l'autorisent à passer. Quand il arrive à la porte du médecin, l'un des allemands, parlant français, le rappelle et sous la menace de son arme, lui dit:

-"Tu viens chercher un docteur pour soigner des terroristes."

-"Non, monsieur,je n'habite pas loin d'ici. Si vous voulez contrôler, suivez-moi, vous constaterez que c'est pour un malade."

-"Je ne vous crois pas, dites-nous où sont les terroristes."

Leclair essaye de justifier sa présence mais les allemands ne veulent pas le croire. L'interprète se dirige vers le groupe des officiers qui est devant l'hôtel. Une conversation en allemand s'engage entre eux puis l'interprète dit à Leclair:

-"Si vous ne dites pas où les terroristes se trouvent, nous vous fusillons."

Leclair se met à genoux et dit à l'allemand:

-"Je vous le jure, je ne sais pas où sont les maquisards, mais venez chez moi et vous verrez que je vous dis la vérité."

-"C'est bon, ton mensonge nous oblige à te fusiller."

Cette mort me révolte et devant un tel acte de barbarie, je veux venger cette victime civile. Ceux qui l'ont condamné, environ trente officiers, sont groupés au milieu de la route, devant l'hôtel.

Deux grenades à chaque main, je les dégoupille avec mes dents puis je les lance l'une après l'autre, en éventail, sur la route à l'endroit où se trouvent les officiers. Après les explosions, j'entends les allemands hurler de douleur. Rapidement, je descends dans l'hôtel. Arrivé dans le couloir, je vois un allemand. J'ouvre une porte et je suis dans une chambre, il était temps.

L'allemand qui est de l'autre côté pousse la porte. Je réfléchis: comment me défendre, je n'ai plus que mon poignard et une grenade? Je pense que si l'allemand tire au travers de la porte, je suis fait. L'incendie éclaire comme en plein jour.

Après réflexion, je sors mon poignard, entrouvre la porte. L'allemand, pour son malheur, passe son bras que je larde de coups. Il laisse tomber son révolver. Je donne un coup de pied pour l'expédier plus loin, puis ouvrant brutalement la porte d'un seul coup, je profite de la surprise pour plonger mon poignard dans le ventre de l'ennemi; celui-ci tout en hurlant, enlève sa veste et son ceinturon, et du premier étage se jette dans la rue, je lance ma dernière grenade.

Maintenant, je n'ai plus rien pour me défendre. La peur me prend. Je remonte sur le toit, puis passant par le toit du laboratoire du photographe, j'arrive à une lucarne que j'enfonce. Je suis dans un grenier, mais chez qui? Je ne le sais pas. Je prends l'escalier qui me conduit au rez-de-chaussée, je suis dans le fournil du boulanger. Il y a beaucoup de personnes à l'intérieur.

Une croix est placée devant l'entrée du four, une personne récite le Notre Père et tout le monde répond Je Vous Salue Marie. C'est pour moi impressionnant, mais aussi un réconfort.

Personne ne m'a entendu entrer dans la pièce. Le chapelet terminé, il y a un temps d'arrêt. Une personne m'apercevant se met à crier, je dois vite les rassurer. Ils me posent des questions car, ils se demandent comment je suis entré dans le fournil alors que toutes les portes étaient fermées à clé.

La frayeur passée, le maître des lieux m'invite à me restaurer.

Grâce aux renseignements donnés par Emmanuel Davaud, nous savons que la colonne allemande se déplacera en direction de Questembert. Les F.F.I. prennent position sur cette route et harcèlent l'ennemi sans interruption. Alertée, Madame Ribot fait le déplacement en vélo du bourg d'Elven jusqu'au lieu-dit Trémégan en Larré, pour avertir Monsieur Valentin Moisan qui, aussitôt, envoie un message radio. Ce message radio a permis à l'aviation alliée de détruire complètement au petit jour, ce qui restait de la colonne allemande au lieu-dit le Fozzo en La Vraie-Croix.

6 août 1944

Après le combat d'Elven, je rejoins mon groupe à Bellon, où je prends un repos bien mérité, puis nous partons à pied pour Vannes, en passant par Saint-Avé.

A Saint-Avé, nous rencontrons des F.F.I. au repos. Ils viennent de livrer un combat dans le secteur, ils nous annoncent que Vannes est libérée.

Dans Vannes libérée par les F.F.I.

Arrivés dans Vannes, le lieutenant Antébi me donne quartier libre pour la journée, ainsi qu'à deux parachutistes, mais nous devons lui dire où nous allons pour nous rappeler en cas de besoin.

Ayant travaillé comme agent à Vannes, je vais faire une visite accompagné des deux parachutistes: tout d'abord, à roger Davalo et à son beau-frère René Le Pesquer pour les remercier de m'avoir hébergé et pour leur travail; à la gare, à Monsieur Cleach, chef de gare. Puis ensuite, je me rends chez la famille De La Roy chez laquelle j'ai le plaisir de revoir Gilbert Auvray.

Il est midi environ quand, avec les deux parachutistes et mes amis vannetais, nous partons pour l'hôpital militaire.

Après information de son état de santé, nous sommes admis à faire une visite à Alain Akkar, blessé au combat d'Elven. Puis les religieuses nous demandent si nous voulons prendre une douche et nous raser. Nous acceptons avec empressement, car nous sommes couverts de crasse.

Pendant que nous sommes sous la douche, les religieuses nous préparent des gâteaux. Nous passons à table. La joie est sur tous les visages et les chansons sur toutes les lèvres. Plus tard, nous dansons, tous ensemble, une ridée.

Avant de nous séparer, la Mère Supérieure nous demande de chanter la "Marseillaise".

Nous allons quitter l'hôpital quand mon nouveau chef, le lieutenant parachutiste Antébi vient me chercher, pour me conduire en voiture à la Préfecture.

A la Préfecture, le lieutenant Antébi me présente à Monsieur Onfroy, Préfet de la libération, qui vient de prendre ses fonctions, au Général américain Wood et au Commandant Hervé des F.F.I.

Ayant été mis au courant de mes actions dans la résistance, ils veulent me voir et me féliciter.

J'arrive devant la grille de la Préfecture attendant mes amis qui viendront me rejoindre.
Pendant mon attente, devant moi, passent des blindés. Dans le ciel très bas, volent des avions de reconnaissance qui sont les yeux sans lesquels une colonne blindée serait aveugle. Encore plus haut, dans le ciel, passent les escadrilles de bombardiers.

Défilé du 1er Bataillon F.F.I. devant l'Hôtel de Ville de Vannes
Coll. Musée de la Résistance Bretonne - St Marcel

Ce que je vois en ce moment me rappelle ce que le Général De Gaulle avait dit après la défaite de 1940:

"Certes, nous avons été, nous sommes submergés par la force mécanique terrestre et aérienne de l'ennemi, mais le dernier mot est-il dit? l'espérance doit-elle disparaître, la défaite est-elle définitive? Non! Les mêmes moyens qui nous ont vaincus peuvent faire venir un jour la victoire.

Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pourrons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure: le destin du monde est là. Quoiqu'il arrive, la flamme de la résistance ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas."

Mes amis m'ayant rejoint, nous sommes acclamés par la population. Nous voyons alors apparaître un défilé, drapeau en tête, ce sont des F.F.I. et des parachutistes qui exposent des femmes tondues aux quolibets:

"Mon Dieu, que c'est laid une femme sans sa parure."

Plusieurs pleurent et se cachent le visage dans les mains; d'autres relèvent la tête, elles semblent jeter un défi au destin qui, aujourd'hui leur est contraire.

Mêlés à la foule, nous arrivons à un endroit où nous voyons se former un attroupement. Deux hommes se disputent. Les mots qu'ils disent sont très désagréables l'un pour l'autre. Près d'eux, les épouses tentent de les calmer. L'un des antagonistes, en nous voyant, dit:

"Ramassez-ce salaud, c'est un collaborateur!"

L'autre répond:

"Ramassez-le aussi, c'est un trafiquant du marché noir."

Vannes le 5 août 1944 - Jardin de la Garenne - Le Colonel Rémy (Gilbert Renault) - Le Bérigot (à côté du porte drapeau) - Dorgère - Bob Courric (au premier plan)
Coll. Musée de la Résistance Bretonne - St Marcel

Voici que les deux femmes se disputent et de la dispute aux coups, il n'y a qu'un pas, qui est vite franchi. Cela a commencé par un crêpage de chignon puis les voilà par terre, les maris en font autant. Ce sont les femmes les plus ardentes au combat.

Après la libération de Vannes et jusqu'au 15 août environ, les parachutistes et les F.F.I. vont encore opérer ensemble, pour faire la chasse à l'ennemi qui, à son tour, a pris le maquis. Nous le pourchassons sans relâche et, avec l'aide de la population, nous faisons des centaines de prisonniers. Les combattants du maquis iront sur les fronts de la Vilaine et de Lorient, où ils bloqueront l'ennemi dans ces deux poches jusqu'à la fin de la guerre.

Les parachutistes feront les campagnes du Sud de la Loire, de Belgique et de Hollande.

Vannes le 7 août 1944 - Parachutistes S.A.S.
Coll. Musée de la Résistance Bretonne - St Marcel

R. LE PESQUER PHO.

Vannes le 12 Mai 1945

Mon vieux Louis

Ouf ! ça y est !!! Nous sommes libres, Lorient St Nazaire etc.. dont la proximité occupée par les Boches inquiétaient quelque peu – Tout cela c'est fini !!! Et j'étais à Vannes pour sa libération (naturellement puisque tu en fais un des actifs libérateurs) – Je t'adresse une coupure de journal parue à ton sujet et élogieuse comme tu le vois et que tu mérites bien Mon vieux Louis tu vois bien que tu as quand même ta récompense – Je disais donc que tu étais à Vannes pour sa libération et comment !!! Te souviens-tu les chants de Victoire dans les rues, à l'Hôpital 33 avec la sœur Supérieure, les bouchons qui sautaient, les jeunes filles ... qui te sautaient au cou !!

Tous te souh
bonne chance et prompt retour
a arrosé bien ta Citation

Mon cher Louis crois toujours
a ma grande sympathie me
de la Résistance aux Boc
dont tu étais un des plus
farouches membres actifs

Bien fraternellement

René

Le réseau C.N.D. Castille

du 1er juin 1942 au 20 février 1944
dans une ferme de Saint-Thuriau
en Saint-Jean Brévelay - Morbihan

Vie et mort d'une antenne d'un
réseau de la France Libre.

Un seul et même combat
Ma belle-famille dans la résistance

Créé par le vannetais Gilbert Renaud, "alias Colonel Rémy", il fut l'un des premiers réseaux à fonctionner en France occupée, aussi bien qu'en zone non occupée.

En 1942, suite à une trahison, il fut décapité. L'adjoint du Colonel Rémy, un autre vannetais Robert Jude "alias Lavocat" échappant à la rafle, vient se mettre au vert, dans une propriété de sa mère, à Saint-Jean Brévelay.

Il prend contact avec mon beau-père, Mathurin Le Calonnec, domicilié à Saint-Thuriau en Saint-Jean Brévelay, qui accepte que sa ferme devienne une antenne du réseau. il reçoit alors le pseudonyme de "Le lutteur".

L'antenne a très bien fonctionné jusqu'au 20 février 1944. Ce jour-là, elle fut démantelée et ce fut pour beaucoup la déportation.

Le Colonel Rémy - fondateur du réseau C.N.D. Castille

Père de quatre enfants, à la défaite de la France en 1940, Gilbert Renaud quitte Vannes pour l'Angleterre. Immédiatement engagé dans les F.F.L., sous le pseudonyme de Roulier, puis enfin de Rémy, il se prépare à l'action clandestine, celle qui demande le plus de courage, de sang froid, d'initiatives.

En août 1940, le voici en Espagne où il organise les postes de relais: "boîtes aux lettres" qui permettront d'acheminer le courrier clandestin venu de France, vers l'Angleterre. Le 11 novembre 1940, il franchit les Pyrénées pour constituer le réseau C.N.D. "Confrérie Notre-Dame" dévasté plusieurs fois, mais toujours renaissant.

Au réseau le travail était multiple et complet: les uns accueillaient les renseignements militaires, d'autres les renseignements politiques et économiques, d'autres, des renseignements sur l'avancement des travaux du mur de l'Atlantique, d'autres enfin, agents de liaison et radios permettaient aux renseignements de partir, aux ordres d'arriver. Même quand les arrestations en cascade désorganisaient les services, le travail continuait.

En avril 1942, la trahison Carteau disloque une grande partie du réseau. en mai 1942, le Capitaine Robert Jude, la première recrue du Colonel Rémy contacta nos parents qui acceptent que la maison devienne une antenne du réseau. Elle va fonctionner sans interruption, du 1er juin 1942 au 20 février 1944, date de notre arrestation. De très nombreux agents sont passés à la ferme.

Au réseau C.N.D. Castille: 1300 agents ont signé leur engagement; 29 ont été fusillés et 151 sont morts en déportation.

Les principaux Agents de l'antenne

Colonel Tanguy Alphonse - pseudonyme "Alex"
entré au réseau en avril 42 - abattu par la Gestapo le 5 novembre 1943 - mort pour la France

Capitaine Jude Robert - pseudonyme Lavocat. Il est entré au réseau le 1-11-40, arrêté le 2-2-44 et mort en déportation le 10-4-45. Mort pour la France - Première recrue du Colonel Rémy; une rue de Vannes porte son nom.

Capitaine Georges Camenen - pseudonyme Guyomard
1940-1942 radio F.N.F.L.
de juin 1942 au 20 février 1944 radio à l'antenne Bretagne C.N.D. Castille - déporté, mort pour la France

Anne Le Calonnec nous explique le cas du Capitaine Camenen

En 1940, il est porté disparu. Tout le monde dans sa commune, y compris sa famille, le croyait mort sauf son épouse qui avait été avertie que son mari était en Angleterre. En juin 1942, il arrive à notre antenne, après qu'il ait constaté que chez nous il pouvait parler, il nous dit alors que son épouse et ses deux enfants demeurent à Saint-Philibert (Morbihan) puis il me demande de prendre contact avec sa femme mais surtout de ne rien dire aux enfants. Le 20 février 1944, c'est l'arrestation et la déportation du Capitaine Georges Camenen. Son épouse était enceinte de son troisième enfant. La population et sa famille la croyant sans mari, elle en a subi toutes les vexations possibles, et cela jusqu'à moment où la vérité s'est faite jour.

A Rémy
Le souvenir du combat que nous avons mené sous vos ordres pour la liberté de la patrie.

Le Calonnec Mathurin
pseudonyme Le lutteur
Entré au réseau en juin 1942
Arrêté 20 février 1944, déporté, disparu depuis le 28 juin 1945.

Le Calonnec Anne-Marie
Entrée au réseau en juin 1942
Arrêtée le 20 février 1944
Déportée, rentrée en juin 1945

Le Calonnec Eugénie
Entrée au réseau en juin 1942
Arrêtée le 20 février 1944
Déportée, rentrée en mai 1945

la famille Le Calonnec dit "Le lutteur" garde le souvenir ému des camarades emportés dans la tempête qui a précédé l'aube si radieuse de la victoire: Alphonse Tanguy dit "Alex", Robert Jude dit "Lavocat", Georges Camenen dit "Guyomarc'h". Elle espère que Notre-dame de Kerdroguen, dont l'antique sanctuaire a abrité de longs mois leur patriotique activité, les aura accompagnés jusque dans les geôles allemandes, pour recueillir leur dernier souffle et les entourer de sa tendresse maternelle. Elle prie Notre-Dame d'accorder au Colonel Renault et à sa famille, toutes les faveurs que leur dévouement et leur héroïsme pour la cause sacrée d'une patrie, dont elle a été proclamée reine, leur a mérité.

Famille enregistrée au B.C.R.A. Londres sous le numéro 89406; photographies extraites du livre d'or du réseau C.N.D. Castille.

Le Calonnec Hélène
Entrée au réseau en juin 1942

Le Calonnec Mélanie
Entrée au réseau en juin 1942

Le Calonnec René-Joseph
Entré au réseau en juin 1942

LE GENERAL DE GAULLE.

Noël 1942.

Mon cher 89406

Je tiens à vous remercier, en cette fin d'année, des efforts que vous avez faits, des sacrifices que vous avez acceptés, des dangers que vous courez chaque jour pour la France. La patrie compte sur votre action. Quoiqu'il arrive, elle ne l'oubliera pas.

Vos camarades combattants des Forces Françaises Libres vous adressent leur salut fraternel. Votre pensée est pour eux le plus fort et le plus pur encouragement.

Rien n'empêchera dans l'année qui vient, le redressement national. Rien ne pourra éviter à l'ennemi et aux traîtres leur défaite et notre vengeance. Redoublons tous nos efforts. Quant à vous, renforcez votre organisation et votre discipline pour que dès qu'il le faudra, l'action soit puissante et immédiate.

Cordialement à vous et en toute confiance

C. de Gaulle

By this

Certificate of Service

I record my appreciation of the aid rendered by

Le Calonnec Mathurin

as a volunteer in the service of the United Nations for the great cause of Freedom.

B. L. Montgomery
Field Marshal
Commander in Chief. 21st Army Group

Date 6 MAI 1946
Serial No F/1464

Par ce

Certificat de Service

J'atteste mon appréciation de l'aide apportée par

Le Calonnec Mathurin

comme volontaire au service des Nations Unies

pour la grande cause de la Liberté

signé : B. L. Montgomery.
Maréchal de Camp
Commandant en chef du 21e Groupe d'armée

Date : 6 Mai 1946.
N° de Série : F/1464.

Notre arrestation et notre déportation

Depuis le 7 novembre 1943, le jour de l'arrestation de notre cher Alex, nous étions coupés du groupe. A partir de cette date, Guyomard émettait continuellement dans notre ferme à Saint-Jean Brévelay.

Le 20 février 1944, nous venions de finir le repas, Guyomard monta dans le grenier où le poste émetteur était installé pour envoyer les messages à Londres. Pendant ce temps, avec Lavocat, mon père, Micheline et moi-même, nous jouons aux cartes, tout en faisant le guet. Maman nous préparait le traditionnel café du dimanche midi et attendait, pour nous servir, que Guyomard ait fini d'envoyer ses messages.

Il y avait à peine un quart d'heure que nous étions à jouer, lorsque nous entendîmes un bruit sec: c'était Guyomard qui débranchait le poste. Au même moment, la gestapo, en civil, fit irruption dans la pièce en criant: «Haut les mains» Pendant qu'ils passaient les menottes à mon père et à Lavocat, un des leurs siffla et toute la troupe, aux aguets, cerna le village.

Guyomard, après avoir tenté de s'enfuir, descend. Nous étions avec maman, Micheline, une amie et moi-même, la face tournée vers le mur de la maison. Nous restâmes ainsi tout le temps que dura la fouille de la maison. A un moment donné, Lavocat eut l'autorisation de fumer. Il demanda à Micheline de lui fournir du feu; j'en profitai pour prendre le portefeuille que Lavocat avait dans sa poche. Il contenait des documents importants, mon intention était de l'enfouir dans la paille, mais hélas! trop surveillée, je me vis contrainte d'abandonner, et je pris place à nouveau face au mur.

Dès le début, Guyomard avait été séparé de nous. Il était enfermé dans l'arrière-cuisine, hors de nos vues. La gestapo s'acharna sur lui. Nous assistâmes impuissants au pillage de notre maison et nous fûmes obligés de donner notre argent.

Maman demande l'autorisation d'aller chercher un manteau chez une voisine. Les allemands y consentirent, mais sous la garde d'un interprète qui lui recommanda de garder le silence sur notre arrestation. Elle le promit. Malgré cela, employant la langue bretonne, elle prévient notre voisine d'avertir notre frère René et notre soeur Hélène, de ne pas rentrer au logis.

Après l'avoir torturé, la gestapo fit habiller Guyomard et il vint parmi nous. Mon père se chaussant auprès de lui en profita pour lui indiquer, en breton, l'attitude à avoir pour l'interrogatoire prochain. Guyomard partit en voiture, nous en camion. Nous étions tous montés, quand maman arriva. elle demanda de retourner chercher ses gants; elle était accompagnée par un allemand qui lui dit: «Madame, restez là». Aussitôt après le camion démarra. Pendant tout le parcours, nous nous sommes entretenus en breton, notre père nous indiquait la ligne de conduite pour les interrogatoires. J'avais toujours le portefeuille sur moi et je cherchais à m'en débarasser, quand j'eus l'idée de simuler un vomissement. Alors Lavocat, en accord avec moi, se laissa tomber dans le camion. Il y eut de la part de l'ennemi un moment d'inattention, j'en profitais pour lancer le portefeuille au dehors.

Arrivés à Vannes, nous avons attendu dans le camion une heure et demie devant la «Kommandantur», pendant qu'ils interrogeaient Guyomard. La nuit tombait, le camion démarra de nouveau, pour nous conduire à la prison où ils nous firent entrer tous ensemble dans un bureau. Là, ils nous fouillèrent et nous séparèrent de notrer père et de Lavocat. nous ne devions plus revoir ce dernier. Je fus également séparée de ma soeur et mise dans une cellule.

Après trois semaines de détention, le 14 mars eut lieu notre premier interrogatoire; ma soeur fut appelée le matin, je lui succédai l'après-midi. Les Allemands nous harcelèrent et nous frappèrent pour que nous leur donnions les noms de ceux qui venaient à la maison, et tout ce qui concernait les émissions avec Londres.

Le soir, je réintégrai ma cellule, à bout de force, et comme ma soeur, heureuse d'avoir tenu le coup. Notre séjour à Vannes dura trois mois.

Le 19 mai, à sept heures, notre surveillante vient nous chercher pour un transfert. Nous ignorons où nous allons. Dans le couloir de la prison, près du bureau, nous voyons toute une rangée d'hommes alignés, prêts au départ, comme nous, et parmi eux, nous reconnaissons notre père, maigre, ses moustaches rasées; il boite beaucoup. Nous sommes parvenues à obtenir la permission d'aller l'embrasser et aussitôt après, nous nous sommes mises en marche, encadrées par neuf Allemands.

En sortant de la prison, nous profitons de l'inattention de nos gardiens pour rejoindre notre père et le prenons chacune par le bras. Les Allemands n'osent pas nous séparer. A nos questions pour ne pas nous démoraliser, il ne veut rien nous répondre sur les traitements que l'ennemi lui avait infligés. Il nous donne des nouvelles de Lavocat, avec qui il a réussi à communiquer. Ce dernier a été terriblement torturé. Il nous parle surtout de la maison, de notre mère et de notre retour espéré. Son émotion de nous revoir est tellement grande que ses paroles sont entrecoupées de larmes.

A Redon, nous avons fait une halte pour la correspondance, durant laquelle les Allemands nous ont fait parquées dans la prison de droit commun de cette ville. Nous sommes séparées de notre père. C'est avec une joie plus grande encore que nous le retrouvons pour continuer le chemin jusqu'à Rennes.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à Rennes où notre escorte conduit d'abord les hommes à la caserne Marguerite. Notre père nous quitte définitivement pour ne jamais plus le revoir.

Notre petit groupe de quatre femmes se met en marche; nous sommes fatiguées. Les Allemands ne trouvent pas la prison centrale, où le gardien nous fait un accueil des plus grossiers. Ma soeur Micheline lui répond en conséquence. Enfin il indique aux Allemands l'emplacement de la prison Jacques Cartier, que nous rejoignons au bout d'une demi-heure. Dans cette prison, l'aide de la surveillante est française. Elle nous donne la permission de rester ensemble Micheline et moi.

Chanson de la prison de Vannes

par Anne LORGEOUXd'Elven
morte en déportation

I

En rentrant en prison
Le matin à neuf heures
On éprouve un frisson
En regardant les grilles
On y laisse aussitôt
son argent au bureau
Puis on se déshabille
Trotinette (1) est sonnée
Arrive avec ses clés
Pour nous mettre en cellule
La porte est refermée
On se met à pleurer
Se voyant sur la dure
On a le coeur meurtri
Serons-nous longtemps ici

II

On nous réveille en coeur
La casserole rapplique
Ou encore trois heures
Trotinette est sévère
Avec elle, pas de manière
Car elle punit vite
Défense de parler
De se regarder
Sinon ! privées de visite
L'on se dit forcément
Faut suivre le réglement

III

Des semaines ont passé
On va se faire juger
Sans faire de tapage
Puis on est condamnées
Par des juges sans pitié
Qui ne regardent pas l'âge
Ils nous font traverser
Par l'ennemi encadré
Dans Vannes, des rues entières
Les gens se disent, nous voyant
qu'est-ce qu'elles ont bien pu faire
Puis, nous entrons en prison
En pleurant nos illusions

IV (sur les traîtres)

A mort, tous les traîtres
Qui ne sont que des lâches
Quand ils nous arrêtent
Ils nous conduisent comme bêtes ?
Mort aussi aux donneuses (2)
Dans la prison, elles sont nombreuses
En nous livrant à l'ennemi
Ils trahissent " la patrie "

V

Viendra la délivrance
La fin de nos souffrances
Quand nous serons sorties
Nous referons nos vies
La liberté chérie
Que tout le monde envie
Nous fera oublier
Toutes nos misères passées

1 : surnom donné à l'allemande, chef du service des femmes à la prison de Vannes

2 : françaises que l'ennemi mettait avec nous dans nos cellules pour nous trahir, appelées également " moutons ".

Au début, nous étions dans une cellule au quatrième. Quinze jours après, nous sommes au deuxième du côté des hommes. Au bout de quelques jours, nous réussissons à entrer en communication avec eux. Un matin, les voix de deux hommes communiquant entre eux, parvient jusqu'à nous et nous reconnaissons celle de notre cher camarade, alias «Faucon». Micheline grimpe au vasistas et appele pour se faire reconnaître. Nous sommes restées en contact jusqu'au 28 juin, date du grand départ des hommes pour la déportation.

Nous attendons notre tour. Le premier août, au matin, nous avons la visite des Allemands. Ils sont accompagnés d'un gestapiste français. Ils nous donnent l'ordre de nous préparer pour le départ à cinq heures de l'après-midi.

A quatre heures, premier coup de canon. Immédiatement une des nôtres court au vasistas. L'aumônier de la prison nous dit que les alliés sont proches de Rennes. Aussitôt nous avons manifesté, la prison était délirante; peu après les obus explosent près de la prison, projetant des éclats jusque dans nos cellules. Certaines femmes s'affolaient, d'autres réussirent à défoncer leurs portes, nous, nous avons démoli chaises et lits sans parvenir à nous libérer.

Un gardien français vient nous chercher pour nous conduire dans le sous-sol, toujours sous la garde de l'ennemi qui libére les condamnés à de petites peines. A neuf heures, le bombardement a cessé et, à notre grand désespoir, l'on nous reconduit à nos cellules. Là, une femme vient nous avertir de nous préparer pour un prochain départ. A huit heures le lendemain, nous quittons la prison à pied, toujours encadrées, en direction de la gare. Aussitôt arrivées, ils nous entassent dans de wagons à bestiaux. Quinze jours durant, notre train ne fait qu'avancer et reculer. Pendant cette période, des wagons de prisonniers anglais et américains, et des wagons de munitions sont rattachés à notre train.

En gare de Langeais, le train est mitraillé par des avions alliés. Il y a des victimes chez les prisonniers et les déportés, des hommes. Heureusement à l'aide de petits drapeaux français, nous parvenons à faire connaître notre nationalité. Après ce bombardement, les Allemands sont obligés d'arrêter le convoi. Ils nous parquent dans une ancienne usine Todt à Langeais. Les blessés sont dirigés sur l'hôpital de Tours. Parmi les blessés, se trouvait notre amie, Agnès de Nanteuil qui est morte dans le train de Tours à Belfort. Nous sommes restées deux jours à Langeais. Le grand pont de Tours ayant sauté, c'est à pied, pour les hommes et en camions, pour les femmes , que nous avons rejoint Saint-Pierre des Corps où nous sommes immédiatement remises en wagons. A chaque instant les résistants attaquaient notre convoi, mais malgré tous les efforts des maquisards, le convoi arriva à Belfort le 15 août.

La déportation

Dans toute l'Europe occupé par l'ennemi, les nazis ont pu des hommes et des femmes à leur patrie; ils n'ont jamais pu enlever la patrie de leur coeur.» J.L. Guillaume

Nous voici à nouveau dans des wagons à bestiaux, qui cette fois sont plombés; nous partons vers l'Allemagne. Notre train roule sans arrêt. Le 4 septembre, dans l'après-midi, nous débarquons à Ravensbrück. Les femmes S.S. attendent leur bétail. Ceci est notre premier contact avec l'Allemagne.

Bousculées, commandées en allemand, elles nous mettent en rang. Harcelées de cris, nous entrons à Ravensbrück. Les détenues sortent des blocks pour nous regarder. De notre côté, nous ne cessons d'aller d'étonnement en étonnement: des habits innommables, des visages tellement maigres, nous sommes effrayées de voir ces personnes qui n'ont plus rien d'humain; nous n'avons pas encore réalisé que nous serons bientôt dans le même état.

Les S.S. nous conduisent au fond du camp et là, sans rien nous donner à manger ni à boire, nous nous couchons sur le sable froid. Le lendemain matin, nous ne pouvons plus parler tellement nous sommes enrouées. Les allemands nous conduisent aux douches. Là, ils prennent d'abord nos bijoux, vient ensuite la douche, et pour beaucoup, la tête rasée. Nous sommes effrayées de voir nos compagnes portant la tenue rayée. Peu de temps après vient notre tour à ma soeur et à moi. Nous nous sommes retrouvées dans le costume des bagnards.

Les S.S. nous dirigent sur le block vingt six et nous y entassent. Notre premier repas est une soupe de betteraves infecte.

La vie du camp

L'appel dure des heures. Ensuite, sous la garde de femmes S.S. avec des chiens, nous travaillons au sable, sous la pluie, sous la neige jusqu'au soir où nous rentrons au block, fatiguées, exténuées et toujours dans l'attente de la gamelle. Il y a au camp des Polonaises, des Russes, des Allemandes anti-nazis et des femmes de tous les pays de l'Europe occupée. Nous sommes stupéfiées d'entendre ce que les anciennes nous racontent sur les horreurs du camp. A la visite médicale, nous sommes toutes nues, dans la cour et dans le couloir nous amenant au «revier» (hôpital). chaque jour nous apporte du nouveau.

Par deux fois ma soeur et moi avons réussi à échapper aux transports, en nous faufilant dans les rangs. La troisième fois, les Allemands ont fait un rassemblement général sur la «Lager Strasse» (grande place) avec l'impossilité de fuir. Les S.S., accompagnés d'un civil, qui allait être notre chef, comme directeur de l'usine, passent dans les rangs nous examinant sous toutes les coutures, absolument comme des maquignons pour les bêtes à la foire. Ils choisissent les plus valides et les plus jeunes. Impitoyables, ils séparent les filles de leur mère.

Micheline et moi sommes, toutes les deux, déclarées aptes au travail. Après une visiste médicale des plus hâtives, le soir même du 23 septembre, nous passons aux douches. Beaucoup en sorte rasées, le peu qui nous reste nous est enlevé, puis ils parquent tout notre transport dans un block à l'écart des autres. Une légère soupe nous est distribuée avec quelques provisions de route. Nous sommes mille deux cent en tout; beaucoup de Russes, de Polonaises, pas mal d'Allemandes au triangle noir «prostituées»et quatre vingt Françaises presque toutes ex-internées de Rennes. Nous ne nous quittons pas Micheline et moi, nous avons tellement redouté d'être séparées.

Au milieu de la nuit, des coups de sifflet retentissent et un appel général est effectué. Avec leur brutalité coutumière, les S.S. nous font sortir du block, nous mettent en rang et nous comptent à différentes reprises, sans jamais réussir à trouver le nombre exact. Enfin la colonne se forme et s'ébranle en direction de la gare de Ravensbrück. Nous sommes encadrées de S.S. et d'Aufschreien.

Dans chaque wagon montent avec nous un S.S. et une Aufschrei. Ils s'installent au milieu, nous repoussant vers les places les moins confortables. Nous sommes toutes mélangées, sans distinction de nationalité. Les prostituées allemandes, conscientes de leur soi-disant supériorité raciale, nous bousculent continuellement, accaparant toutes les places potables, nous dénonçant à tout moment. Elles vont devenir nos chefs de block et de travail. Toute la journée, le train roule à travers des villes bombardées et la campagne dénudée. Vers onze heures du soir, le train s'arrête en pleine campagne. Dans le lointain nous apercevons les lumières d'un camp. Nous sommes arrivées à destination, à Zudwigsfeld. La vie de kommando va commencer. Toujours harcelées de cris, nous finissons à pied le parcours qui nous sépare du camp.

Pendant les huit premiers jours, après notre arrivée, nous sommes restées sans travailler, mais avec des appels continuels accompagnés de copieux matraquages. Nous recevons une soupe chaque jour. Pendant ce temps, les Allemands opérant des tris échangent les numéros. Les triangles noirs sont nommés aux postes de commande du camp. Nous en avons un comme chef de block. Le lendemain de notre arrivée, nous devons faire connaissance avec leur cruauté: au moment de la distribution de la soupe, une polonaise, qui avait voulu chercher son supplément, reçoit un coup de pied. Sa fille, venant lui porter secours, est à son tour rouée de coups. Je suis juchée avec Micheline sur notre châlit, nous sommes terrifiées par ses hurlements. Les triangles noirs s'acharnent sur la polonaise jusqu'au moment où elle n'a plus eu la force de crier.

Au début de la deuxième semaine, il y eut un rassemblement général, une formation en colonnes et un départ, à pied, vers l'usine. Nous marchons sur une route d'abord traversant des champs, puis bordée de quelques maisons bombardées. Près de l'usine, les alentours immédiats sont complètement rasés. Au premier abord, nous ne voyons pas l'usine, elle est entièrement camouflée par des sapins artificiels et des fils tout autour. De plus, elle est ceinturée d'un réseau électrifié. Notre colonne pénétre à l'intérieur, par une porte à glissière, gardée par des sentinelles armées. Nous portons en nous l'énigme de l'inconnu.

Dans l'usine, les S.S. nous alignent et les contremaîtres viennent faire la réception de leur arrivage humain. Une fois de plus, ils passent dans nos rangs, éliminant, désignant, gueulant. Nous nous sommes alors rendu compte qu'il s'agissait une usine d'aviation détériorée par des bombardements. Elle se composait de trois grandes nefs, l'une pour le montage, au milieu le démontage et la troisième pour l'assemblage des avions.

La rage au coeur, nous comprenons notre utilisation future. Je suis prise avec une autre française (une ex-travailleuse volontaire), Micheline est désignée pour un autre groupe.

Sans perdre de temps, les contremaîtres nous montrent, par geste, notre travail. Pour moi: vider les fosses au dessous des châssis d'avion. En dehors des civils allemands, il y avait quelques prisonniers français. Naturellement, nous prenons contact avec eux et grâce à eux, nous apprenons des choses sur l'usine. Comme nous le pensions déjà, nous remplaçons un personnel féminin de russes volontaires O.S.T., qui n'ont pu tenir à ce travail que trois mois, tellement il est pénible. Ils nous confirment que l'usine est fréquemment bombardée. Le plus violent bombardement datait du 6 août, et depuis elle était dans cet état de délabrement.

Tard le soir, un coup de sifflet nous signale la fin du travail. La colonne se reforme et reprend le chemin du camp. Nous sommes physiquement fourbues, dégoûtantes et moralement révoltées par cette ignominie.

Le lendemain matin c'est l'appel; de nouveau la formation en colonne pour effectuer les cinq kilomètres, parcourus au pas de marche, rythmés par le commandement rauque d'un S.S. et les chants de marche des détenues allemandes. Tout le long de la colonne les aufschreien font leur travail de chien de garde en nous griffant, donnant des coups de pied, etc.... Pour la deuxième fois, nous passons le seuil de l'usine et nous nous rassemblons avec les groupes formés la veille. En vain, j'essaie de me joindre au groupe de ma soeur, mais nos contremaîtres surveillent et me conduisent à mon travail. Cette fois, il s'agit de démonter des moteurs d'avion. En nous obligeant à travailler, ils dirigent notre travail, car nous faisons sciemment tout de travers. Nous avons les dents serrées de penser que nous sommes contraintes de travailler contre les nôtres. Des aufschreien circulent continuellement dans l'usine, nous surveillant, ainsi que des S.S. armés.

Quand un contremaître, pour une raison ou pour une autre, est mécontent de nous, il appele les S.S. qui, pour nous punir, s'en donnent à coeur joie pour nous battre. En tout cas nous ne pouvons cesser le travail, même pour les nécessités les plus pressantes; nous obtenons la permission seulement à heures fixes. Arrivées le matin à six heures, nous quittons l'usine vers sept heures du soir, souvent plus tard. A grand-peine, nous nous traînons pour faire l'heure de marche. Au camp, nous avons encore un appel, puis la distribution d'une soupe aux rutabagas avec une portion congrue de pain. Nous sommes restées sans manger depuis le matin. Accablées de fatigue, nous nous hâtons de nous rafraîchir, bien sommairement puisque sans savon; puis nous gagnons nos couchettes. J'y retrouve enfin ma soeur. C'est les seuls moments où nous sommes réunies.

L'appel du matin se fait à quatre heures; il y en a parfois un au milieu de la nuit. Chaque soir, les aufschreien passent faire les contrôle des lits, soulevant notre maigre couverture, qui était partagée à deux, pour examiner si nous sommes bien, selon le règlement, seulement revêtues de notre chemise en loques. Pendant un mois et demi, nous supportons cette vie, nous changeons chaque jour à vue d'oeil. Les dirigeants de l'usine, voyant leur bétail humain dépérir, prennent la décision de nous transférer dans l'usine même. En dehors des heures de travail, nous devons nous-mêmes faire notre déménagement, démonter les châlits. Nous sommes particulièrement battues pendant ce transfert.

Dans l'usine, une partie des femmes est logée dans les sous-sols, et l'autre, dont nous faisons partie avec ma soeur, dans d'anciens réfectoires, plus ou moins démolis, et surtout très froids, pleins de courants d'air. Les Allemands exigent de plus en plus de rendement, nous sommes forcées par le travail à la chaîne de suivre le rythme. Ereintées, nous recevons alors, notre pauvre pitance de midi que nous mangons debout. Mes pieds baignent continuellement dans l'huile; mes galoches ne tiennent plus, j'ai les mains brûlées et crevassées par l'huile synthétique qui coule directement du moteur sur nos corps. J'en suis inondée et glacée. Un jour, j'ai pu obtenir une paire de sabots, elle me fut dérobée la nuit suivante.

Les prisonniers de guerre nous mettent au courant des évènements. Ces nouvelles nous remontent le moral et cela nous aide à supporter les mois d'usine. Nous vivons dans une perpétuelle attente faite d'espérance et aussi parfois de désillusions.

Au cours des mois passés à l'usine, il y a eu quelques tentatives d'évasion, l'une d'elles a failli réussir. Un groupe de jeunes russes était organisé en équipes. Chaque équipe avait une tâche bien définie, une devait faire sauter le réseau électrique, une autre devait couper les barbelés. Hélas! par précipitation, une russe s'électrocuta à la suite d'un geste mal calculé. Dès que les Allemands s'en aperçurent, ils firent sortir toutes les femmes. Après un appel interminable, ils nous firent défiler deux par deux devant son corps, ensuite, ils obligèrent ses propres complices à l'enlever des barbelés puis elles furent envoyées au camp d'Orianenburg probablement pour la solution finale. Nous étions bouleversées. Au fond de nous-mêmes, nous admirions ces russes courageuses. Celles qui s'attendrissaient en passant devant le corps de l'électrocutée étaient battues par le chef du camp en personne. Il était toujours accompagné de son chien qui venait à la rescousse.

Nous avons aussi de très nombreuses alertes, en dernier lieu, continuellement. A chaque fin de mois, nous travaillons de sept heures du matin à onze heures du soir sans une minute de repos. Pour mon propre compte, il m'est arrivé de travailler de sept heures du matin au lendemain midi. Nous essayons, par tous les moyens, de saboter. Celles qui se font prendre sont mises au bunker (prison) puis au camp d'Oranienburg. Nous ne les reverrons plus.

Je deviens de moins en moins résistante physiquement, et chaque jour je me sens plus faible. Je suis à bout de forces, et bientôt totalement immobilisée. Je me traîne plus que courbée en deux et j'ai la dysenterie. Je fais un séjour de quinze jours à l'hôpital et je reprends le travail malgré une très forte fièvre. je continue toujours d'aller de plus en plus mal. Les Allemands voyant que je suis incapable de fournir le taux de rendement exigé, me changent de travail. Comme une automate, je marche et travaille jusqu'au jour où je sens mon côté gauche se refroidir et devenir complètement raide. Le contremaître, voyant mon état, ordonne mon évacuation. Je dois attendre, dans un sous-sol glacé, l'heure du départ pour le «revier» Les Allemands sont obligés de me mettre sur un chariot pour faire le trajet pendant lequel je suis prise d'une toux rauque, accompagnée de crachements. Croyant ma dernière heure venue, je fais avertir ma soeur de mon état par des camarades. Arrivée au revier, on me laisse dans le couloir pendant trois heures, au milieu des courants d'air. Malgré mon impossibilité de me mouvoir, sous les coups, on m'oblige à me lever. Enfin un châlit m'est assigné. Je le partage avec une polonaise atteinte de typhoïde.

Pendant plusieurs jours, je suis restée entre la vie et la mort, vomissant continuellement du sang. Durant plusieurs semaines, ma température stationna à quarante degrés. Toutes les malades, autour de moi, me considéraient comme perdue. Je suis soignée par deux infirmières, une russe et une polonaise, toutes deux déportées. Avec les moyens du bord, elles essaient de soulager la misère de leurs compagnes.

Quand le docteur allemand passe, il me regarde à peine et me désigne pour le prochain convoi pour Ravensbrück et la chambre à gaz. La veille de mon entrée au «revier» avait eu lieu le dernier convoi pour la mort. A partir de cette date, les communications sont détruites par les bombardements de l'aviation alliée. Les Allemands ne peuvent plus envoyer d'autres convois pour l'extermination.

Nous recevons la soupe, parfois en pleine nuit. Elle nous arrive toute froide de l'usine. Au début, je suis incapable de la manger. Peu à peu, avec le repos, la fièvre diminue. Je pus alors commencer à me lever un peu. Nous sommes sept françaises tuberculeuses: parmi elles, il y avait Ginette, dix-huit ans. Elle ne parvenait plus à manger seule, avec une autre française, nous nous efforcions de la nourrir à la cuillère. Un matin, on la trouva sans mouvement et immédiatement, elle fut transportée dans la chambre des mortes. Quelques heures après, dans la matinée, j'entendis murmurer faiblement mon nom. La voix venait de la morgue. Violant toutes les interdictions, avec ma camarade, nous sommes allées voir.

Ginette était raide comme un cadavre. Elle nous fixait avec ses grands yeux. Elle nous reconnaissait et nous appelait par nos noms. Elle murmurait : «j'ai faim, j'ai soif». Nous réussîmes à lui donner quelques gouttes d'eau qu'elle suçait au bout de la cuillère. Une femme allemande, malade, nous dénonça à la chef de block. Nous fûmes obligées de quitter notre chère mourante. Une infirmière, malgré l'interdiction formelle des Allemandes, la veilla pendant vingt quatre heures. Elle mourut en appelant sa mère. Cetet même infirmière russe était d'un dévouement total. Au risque de sa vie, elle essayait, par tous les moyens, d'adoucir nos souffrances et l'agonie des mourantes.

A l'attitude agitée de nos geôliers, nous nous doutons de l'approche de leur défaite. Ils ont des têtes consternées et sont d'une humeur massacrante. Nous nous réjouissons de tous ces symptômes, puis nous reprenons espoir.

Le 15 avril 1945, une aufschrei passe en nous ordonnant de nous habiller. Nous comprenons qu'en fait, pour l'ennemi, c'est le commencement de la débâcle. Depuis quelques jours, nous sommes continuellement bombardées. De l'hôpital, nous voyons les parachutistes russes descendre. Nous sommes impatientes. Hélas! il y eut une accalmie. En profitant, les Allemands nous font sortir du bloc à la hâte et nous chargent sur des chariots pour rejoindre l'usine où sont restées les valides.

A l'usine, régne une ambiance de débâcle. Les Allemands courent, en gesticulant, ne sachant plus à quel dieu se vouer. Nous voyons devant nous se réaliser le crépuscule de l'orgueil nazi, et, pour nous, le début de l'aurore des captifs. Dans l'usine, j'ai retrouvé, avec une joie immense, ma soeur Micheline. Nous sommes tombées dans les bras l'une de l'autre en pleurant. Je suis allée de camarade en camarade, heureuse de les revoir. Toutes sont stupéfaites de me retrouver vivante.

Ma soeur, en me voyant patir de l'usine, avait pris la décision de refuser de travailler. Plusieurs déportées avaient suivi son exemple. Les Allemands les rouaient de coups et elles avaient un traitement spécial, notamment le matin, où elles restaient, pieds nus, des heures dans la neige.

Je n'ai pu m'entretenir que très peu de temps avec Micheline, car il y a eu un appel général, suivi d'une distribution de soupe et de pain pour la route. Ma soeur a rejoind les valides et moi, les malades. Les plus souffrantes sont entassées sur des chariots. Je me suis sentie assez forte pour marcher à pied, mais, n'ayant pas de chaussures, j'avance péniblement. Notre longue colonne de femmes en guenilles se met en marche, tournant le dos à l'avance des russes, toujours encadrées par les S.S. et les aufschreien. Tout au long de la route, pour prolonger nos vivres, nous cueillions des pissenlits. Un moment donné, n'en pouvant plus, je me suis appuyée au chariot. Une aufschrei, m'apercevant, vient me faire lâcher prise à coups de pied.

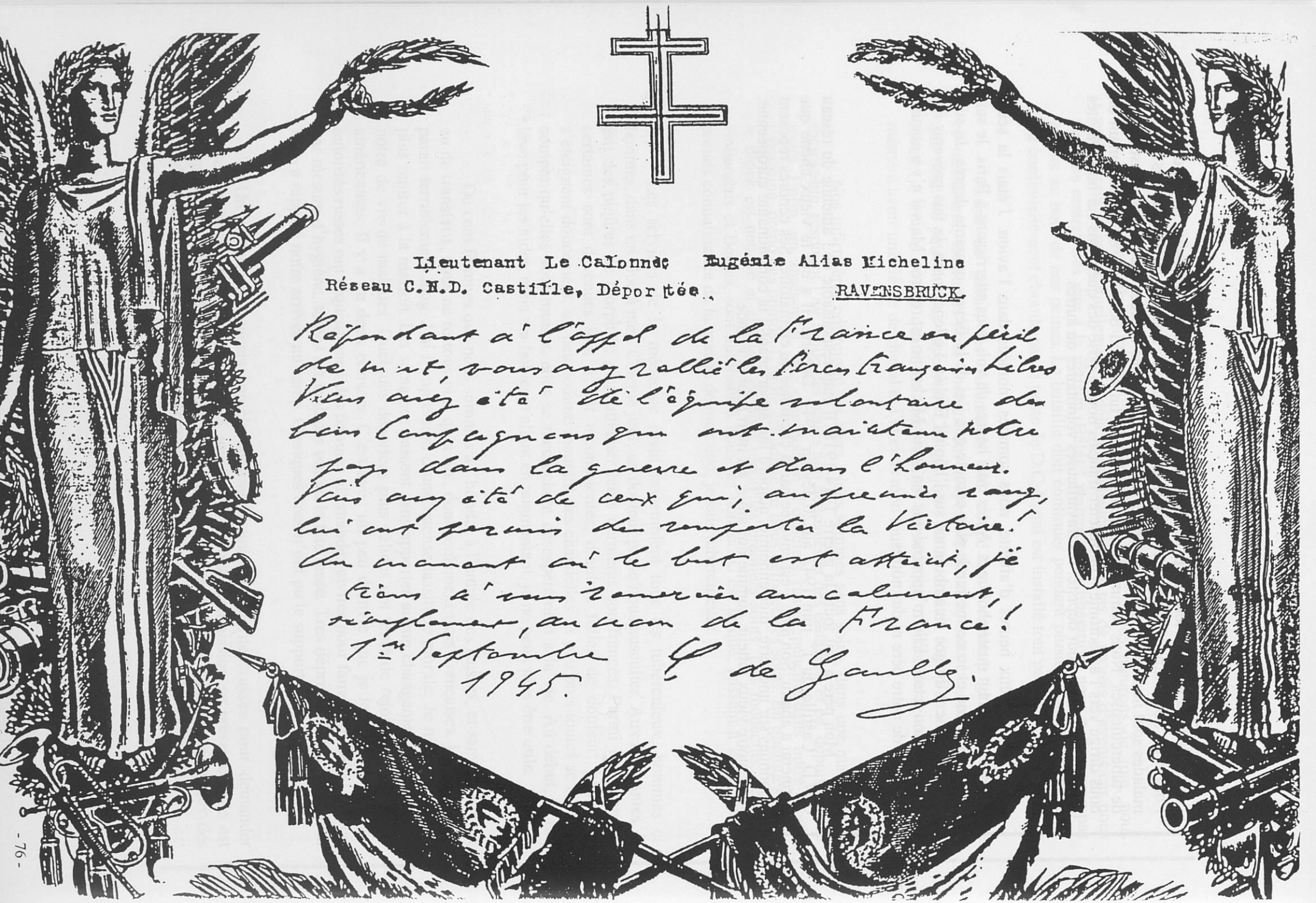
Après plusieurs heures de marche, les Allemands donnent le signal d'une halte pour nous permettre de manger, et surtout, pour qu'ils puissent aussi se reposer. Pendant la pause, ma soeur me rejoint. Ensemble, nous avons aidé les malades, en leur portant à boire, ou en partageant le pain avec celles qui n'en avaient pas reçu. Tout à coup, j'ai eu une syncope; l'infirmière russe a ordonné qu'on me hisse sur un chariot; j'ai dû faire le reste du trajet jusqu'à Berlin.

A Berlin, les Allemands nous conduisent dans une gare et nous entassent dans un train de voyageurs. Là, nous avons eu la satisfaction de contempler les civils, affolés, désorientés, cherchant à fuir par tous les moyens. Certains Allemands nous regardent avec des airs complètement ahuris, d'autres avec de la haine, beaucoup nous injurient.

A la tombée de la nuit, notre train arrive au camp d'Oranienburg. Les valides marchent en colonne vers le camp. Ma soeur réussit à rester avec moi. Pendant deux heures nous attendons que des voitures viennent chercher notre convoi de malades. Enfin on nous fait monter dans une voiture à cheval. Il y a deux chariots, je fais partie du premier, ma soeur, du deuxième.

En pénétrant dans le camp, Micheline voit le spectacle d'un officier S.S. donnant congé aux aufschreien. Le «revier» étant toujours interdit aux valides, nous sommes entassées, dans l'impossibilité de trouver une bonne place. C'est couchée sur le sol en ciment que je dois prendre place. Micheline parvient à venir me voir, me voyant si faible et redoutant l'avenir, elle me réconforte par des paroles qui, en ces tristes circonstances, valent de l'or. Deux jours après notre arrivée à Oranienburg, nous changeons de «revier». Un prisonnier me transporte dans le nouveau. Nous sommes totalement isolées de tout. Nous entendons seulement le canon tonner continuellement et se rapprocher, le bruit court que les S.S. vont faire sauter l'hôpital. Heureusement, ce bruit s'avère être faux.

Un matin, nous apprenons que le camp a été évacué, sauf nous, ma pensée va immédiatement à Micheline. A peine apprenons-nous cette nouvelle que la grande cloche, qui est à l'entrée du camp, sonne: les Russes, en entrant, l'ont ébranlée. Quelques minutes après, un officier russe pénétre dans notre block. Nous nous sommes toutes levées pour le voir, même les mourantes ont soulevé leur tête.



Lieutenant Le Calonnec Eugénie Alias Micheline
Réseau C.N.D. Castille, Déportée. RAVENSBRUCK

Répondant à l'appel de la France en péril de mort, vous avez rallié les Forces Françaises Libres. Vous avez été de l'équipe volontaire des bons compagnons qui ont maintenu notre pays dans la guerre et dans l'honneur. Vous avez été de ceux qui, au premier rang, lui ont permis de remporter la victoire. Au moment où le but est atteint, je tiens à vous remercier amicalement, simplement, au nom de la France.

1er Septembre 1945.

Ch de Gaulle.

ASSOCIATION D'ENTR'AIDE
DES VOLONTAIRES DE LA FRANCE COMBATTANTE

"ACTION - RENSEIGNEMENT - ÉVASION"

63, AVENUE DES CHAMPS ÉLYSÉES, 63
PARIS-VIII

BALZAC 32-47 / 43-02
ÉLYSÉES. 24-87

Membre de la Fédération Nationale des Centres d'Entr'Aide des Internés et Déportés

Paris, le Ier Août 1945.

Cher Camarade,

Nous sommes heureux de votre retour parmi nous et aurions voulu, dès votre arrivée, vous faire connaitre l'existence de notre Association.

Mais vous êtes rentré directement chez vous, ou votre séjour à Paris a été si bref que vous n'avez pu venir jusqu'à nous, ou encore nous n'avons pu vous joindre...

Nous avons manqué de moyens matériels pour cela. Peu d'assistantes sociales, pas de personnel, pas de machines à écrire, pas de papier... La France est pauvre. Nous sortons épuisés d'une lutte gigantesque mais heureusement nous sommes vainqueurs grâce à nos efforts conjugués, grâce à votre sacrifice.

La misère des Camps, nous avons eu la chance de ne pas la connaitre, grâce à votre héroïque silence car nous savons bien qu'il vous eût suffi de parler pour que nous subissions votre sort. Notre reconnaissance est grande, et c'est pourquoi nous, vos camarades des Réseaux, nous nous sommes unis pour une entr'aide commune dont le premier but est de vous accueillir, de vous aider à revivre, de tâcher de vous faire oublier tout ce que vous avez souffert dans votre chair et dans vos biens.

Nous sommes heureux de pouvoir vous faire connaitre ce qui a pu être réalisé pour vous à ce jour : nous avons ouvert des Centres de repos et de convalescence à la mer, à la montagne et à la campagne où, sur votre simple demande, vous serez immédiatement reçu et où vous pourrez, dans un cadre magnifique, recevoir une nourriture saine et abondante qui vous permettra de retrouver vos forces et le goût de vivre.

Association déclarée
Loi du 1er Juillet 1901

C. C. Postal
PARIS. 2825.70

Deux décès dans le monde des anciens combattants

Elle fut Eugénie Le Callonec, très jeune cultivatrice à Saint-Thuriau en Saint-Jean Brévelay, puis « Micheline » lorsque le 1er juin 1942, le colonel Rémy installa dans cette ferme une antenne du réseau « Confrérie Notre-Dame-Castille-Armor » confiée au capitaine Jude alias « Lavocat » puis un numéro matricule dans le sinistre camp de la mort de Ravensbrück ; enfin, Mme Louis Guillaume après son mariage avec l'ancien agent de liaison du 2e Régiment de chasseurs parachutistes de Bourgouin.

Officier de la Légion d'honneur Croix de Guerre avec palme, Médaillée de la Résistance, Croix du Combattant Volontaire de la Résistance... il n'a manqué à Mme Eugénie Guillaume qu'une santé définitivement perdue dans un enfer nazi.

Ses obsèques, mardi à 10 h. 30 en l'église de Surzur archi-comble, étaient concélébrées par le chanoine Morio, directeur des pèlerinages (M. Guillaume étant brancardier d'Arvor), les abbés Théraud, aumônier diocésain de la Jeunesse Etudiante et Guyodo, ancien aumônier du Maquis morbihannais et des parachutistes.

— « Elle a résisté toute sa vie » devait dire l'abbé Théraud dans une brève allocution devant le cercueil recouvert du drap tricolore et entouré d'une garde d'honneur formée par quatre parachutistes.

Sur le chemin du cimetière, vingt-deux drapeaux d'Associations patriotiques, de très nombreuses gerbes précédaient le cercueil porté par les anciens Paras puis Maisy Renault alias « Sidon » présentait les décorations de celle qui fut sa compagne d'armes.

Au cimetière où l'on notait la présence de M. Frenay, secrétaire général de l'Office des A. C., représentant le Préfet ; MM. Michel et Lebreton, conseillers généraux ; Gillet, maire et Mainguy, ancien maire de Saint-Jean-Brévelay ; le colonel Le Ménach, conseiller général de Vannes-Ouest, 1er adjoint du ministre - maire de Vannes ; Fraval de Coatparquet, adjoint au maire de Vannes, Président des Brancardiers d'Arvor ; Brégeon, représentant l'Association des Donneurs de sang, dont M. Guillaume assume la présidence dans le secteur ; Pomès, Président des Anciens Paras SAS et Commandos de la France Libre ; Balesi, Président des Anciens des Réseaux de la France Libre; Couédel, Président des Anciens F.F.L. ; de très nombreux anciens de la Résistance de St-Jean-Brévelay - Plumelec etc... Les Présidents des plus grands Invalides de guerre et des F.F.I. devaient rappeler l'œuvre de « Micheline », grande figure de la Résistance Morbihannaise arrêtée après 2 ans d'activité au sein du Réseau C.N.D., le 20 février 1944, torturée par la Gestapo à Vannes et Rennes, avant d'être déportée à Ravensbrück.

« TU AS PAYÉ TROP CHER »

Avec émotion, le Président de l'U.N.A.D.I.F., Auguste Vigouroux disait à Mme Guillaume l'adieu de ses camarades, sortis, marqués à jamais dans leur âme et dans leur chair, par la vie concentrationnaire : « On nous dit de pardonner, je pense quant à moi que c'est trop difficile » soulignait M. Vigouroux, après avoir rappelé le rôle joué par les S. S., les Kapos où les Forhabeiter.

« Toi et tes amis, reconnait le Président des Déportés, ont payé trop cher ces mois de terreur indescriptible : seuls, entre nous, nous pouvions parler des horreurs vécues, craignant de ne pas être crus ». M. Vigouroux s'inclinait devant l'immense peine de Mme Le Callonec, dont le mari est mort en déportation, de sa fille Anne, déportée elle aussi, de M. Louis Guillaume et de ses enfants qui devaient recevoir à l'issue de la cérémonie funèbre, de multiples témoignages d'affection, auxquels nous joignons les nôtres.

LES OBSÈQUES A SURZUR DE "MICHELINE" déportée de Ravensbruck

Le général d'aviation Michel BOUVARD d'une famille de Saint-Marcel

Un autre décès vient de frapper le monde des anciens combattants : le général d'aviation Michel Bouvard, mort à l'âge de 67 ans, à Annecy où il avait pris sa retraite.

Originaire de Loire-Atlantique, major de la promotion Bayard de Saint-Cyr, il avait en 1942 rejoint l'Afrique du Nord dans un avion enlevé sur l'aérodrome militaire d'Istres.

Il poursuivait la guerre dans l'aviation alliée à l'époque de Saint-Marcel où sa mère et sa sœur vivaient au château de Sainte-Geneviève incendié au lendemain de la célèbre journée du 18 juin 44 après laquelle les troupes allemandes déménagèrent les demeures du bourg et des environs et en expédièrent le mobilier en Allemagne par wagons entiers sur lesquels ils eurent le front d'écrire à la craie : « Dons de Saint-Marcel aux sinistrés de Berlin ».

Ironie pour ironie, le général répondit à cette spoliation en prélevant le trop fier aigle de bronze qui planait sur l'Hôtel de Ville de Karlsrhue et en le ramenant à Saint-Marcel. Il l'enchaîna sur le seuil du château

calciné de sa mère où il se trouve toujours (*notre cliché ci-dessus*), sous la garde de Mme Latapie, sœur du général, déportée aussi à Ravensbruck parce qu'au lendemain des combats elle s'était jointe avec sa cousine, Mlle Philouze (sœur du maire de Noyalo) à la mission de la Croix Rouge pour relever et honorer les morts...

Le 15 avril 1945, l'usine de Zudwigsfeld est bombardée, nous voyons les parachutistes russes descendre. Nous étions dans la joie croyant être rapidement libérées. Hélas, il y eut une accalmie. Les S.S. en profitèrent pour nous regrouper, ce fut la longue marche à travers l'Allemagne appelée "Marche de la mort": les S.S. abattaient toute personne qui était épuisée ou s'attardait sur la route. Avant d'arriver sur le front de l'ouest, les S.S. nous parquèrent dans un bois nous menaçant toujours avec leurs armes. Ils en profitèrent pour disparaître. Après un certain temps, nous sortons timidement du bois craignant toujours les S.S. Arrivées à la route, nous voyons passer un convoi de prisonniers de guerre: c'est notre premier contact avec la liberté.

Madame Guillaume
au défilé de la Victoire
à Paris, à ses côtés
le Capitaine Sévérac
(pseudonyme Jean Sciou)
ancien déporté du réseau
C.N.D. Castille en 1945
Coll. Monsieur Guillaume

le 3 octobre 1992

Cher Monsieur,

C'est avec beaucoup de peine que je viens d'apprendre par ma soeur Maïdie le grand deuil qui vient de vous frapper si cruellement. J'ai pour la famille Le Calonnec, qui se donna tout entière au combat pour la libération de la France une vive admiration, qui va à notre "Lutteur", disparu dans les camps de la mort d'où revint par miracle, avec sa soeur Anne-Marie, cette

que nous prenons avec ...,

à Madame Le Colonnec, à sa fille Hélène, à son fils René, entré tout jeune dans mon réseau, tous Français exemplaires, et c'est de tout cœur que je vous exprime ma profonde sympathie, que je vous prie de partager avec tous les vôtres

Rémy

TABLE DES MATIERES

PREFACE de Raymond Marcellin, Député, Président du Conseil Général du Morbihan, Ancien Ministre du Général de Gaulle

PREMIERE PARTIE

Résistants 3
In Memoriam 4
Introduction 5
Repères Historiques 6
La guerre 6
L'armistice 7
L'Etat Français 7
Visage de la Résistance 9
Combat de la Résistance 10
La Résistance sur le territoire national 10
Les réseaux 11
Extraits des écrits de Raymond Cartier 12
Présence des troupes ennemies en Bretagne 12
Mission des Parachutistes de la France Libre en Bretagne 14
Groupes parachutés à Saint-Marcel 14
Le 18 juin 1944 : le combat de Saint-Marcel 15
Extrait des mémoires du Général de Gaulle 15
Le Service du Travail Obligatoire en Allemagne 16
Comment je suis entré dans la Résistance 18
Première mission : sabotage de la ligne électrique Guerlédan - Saint-Nazaire 20
Deuxième mission " les trois Joseph " : au camp de Meucon 21
Le rôle d'un agent de liaison 23
Seul, dans la forêt : décembre 1943 - janvier 1944 24
Les origines du camp de Saint-Marcel 26
Le chant du combat de Saint-Marcel 28

Le journal d'un résistant du 15juin 1944 au 6 août 1944 29

Agent de liaison 29

Les services de renseignements allemands au travail 36

Le traitre Louis Zeller 37

Agent Doriotiste 39

Le combat d'Elven 47

Dans Vannes libérée par les F.F.I. 52

DEUXIEME PARTIE

Le réseau C.N.D. Castille 57

Un seul et même combat: ma belle-famille dans la résistance 57

Le Colonel Rémy: le fondateur du réseau C.N.D. Castille 58

Les principaux agents de l'Antenne du réseau 59

Notre arrestation et notre déportation 63

La déportation 67

La vie au camp de Ravensbrück 68

La libération 74